JEUDI. NUMERO 7 22 AVRIL 1858.

L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE,

SEUL ORGANE INTERNATIONAL, PARAISSANT TOUS LES JOURS A MADRID,

JOURNAL POLITIQUE, INDUSTRIEL, AGRICOLE, FINANCIER, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

Ce journal parait en deux éditions : Le matin, en ESPAGNOL ; et le soir, EN FRANCAIS.

Este periódico sale en dos ediciones : Por la mañana, en ESPAÑOL ; y por la tarde, en FRANCES.

A MADRID, — tout ce qui concerne la Rédaction doit être envoyé à M. Breistroff de Rochebrune, Directeur Gérant, rédacteur en chef, *Calle del Sordo*, 37.

Pour les abonnements, les réclames, les annonces à insérer, s'adresser à l'Aministration du JOURNAL, *Calle del Sordo*, 37 ; ou chez MM. Bailly-Baillère et Duran, libraires.

PRIX D'ABONNEMENT :

	1 mois.	3 mois.	6 mois.	1 an.
MADRID	16 rx.	45 rx.	90 rx.	180 rx.
PROVINCES	20	60 rx.	120 rx.	240 rx.
FRANCE ET AUTRES PAYS	6 fs.	18 fs.	36 fs.	72 fs.
OUTRE-MER, LES ANTILLES ET LES COLONIES	8	20	40	80

Les abonnements commencent le 1 et le 15 de chaque mois.

Pour les abonnements, les annonces et les réclames à insérer, s'adresser :
DANS LES PROVINCES, chez tous les libraires ; á Barcelone, chez M. Bonnebault, libraire, Rambla del Centro.
A LISBONNE, chez M. Plantier, libraire.
A PARIS (pour toute la France), à l'Agence du JOURNAL, chez M. Ern. Clair, rue St-Marc, 30.
A LONDRES, *Leicester Square*, 19.
A BRUXELLES, á l'office de publicité, *Montagne de la Cour*.

AVIS.

Les personnes qui, ayant reçu le journal jusqu'aujourd'hui, à titre d'essai, désireraient s'y abonner, sont priées de vouloir bien adresser à l'administration le montant de leur abonnement, soit en timbres-poste, soit en mandat sur la poste, si elles ne veulent se voir supprimer l'envoi du journal.

Les abonnements courent à compter des 1er et 15 de chaque mois.

Nos correspondants sont prévenus que toute demande d'abonnement ou d'insertion d'annonces qui ne serait pas accompagnée de son montant, sera considérée comme nulle et non avenue.

L'administration reçoit en paiement les timbres-poste de l'Espagne et de l'Etranger.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE PARTICULIÈRE.

DE L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE.

Dépêche reçue le 22 avril á 5 heures du soir.

Paris.

Fonds espagnols.	3 p% extérieur	
	Id. intérieur	
	Dette différée	
	Id. amortisable	»
Fonds français.	4 1/2 %	93 25
	3 %	69 10
Fonds anglais.	Consolidés 96 3/4 á 96 7/8	

BOURSE DE MADRID.

3 % consolidé 39-45
Id. différée 27 25.
Dette amortisable 1re classe 16-40
— amortisable 2e id. 8-80

MADRID 22 AVRIL.

LE DROIT INTERNATIONAL.

L'attitude de la France et de l'Angleterre à l'égard de l'Espagne préoccupent, à juste titre, l'opinion, et nous comprenons que les esprits, même les moins inquiets, se demandent, parfois, si la politique de ces deux puissances continue à offrir à la nation espagnole les mêmes garanties d'entente, de bienveillance et de protection, s'il le faut, contre les adversaires du dehors ou les ennemis du dedans.

La Iberia publiait, il y a peu de jours, un article dans lequel elle s'attachait à prouver que le gouvernement impérial de France a tout intérêt à n'accorder aucun appui aux partisans carlistes, et que son origine, ses tendances, ses actes antérieurs lui font un devoir de soutenir énergiquement, contre leurs tentatives, l'existence du gouvernement constitutionnel.

Notre conviction est absolument la même, et si nous différons d'opinion avec notre très estimable confrère, c'est uniquement sur quelques-uns des motifs qu'il invoque à l'appui de cette affirmation. Quant au fond, il est dans le vrai; et la politique que poursuit la France depuis l'avenement du second empire, prouve hautement la sollicitude de Napoléon III pour la paix, la prospérité, la sécurité tant de fois menacées de l'Espagne et de sa monarchie.

Hier, le même journal examinait au même point de vue l'attitude de l'Angleterre. La conclusion ne pouvait être douteuse, et les vues du gouvernement britannique, à cet égard, ne sauraient être suspectées. Un pouvoir fondé sur des bases aussi libérales, qui soutient au dehors avec une ardeur systematique les gouvernements liberaux, ne se fera jamais évidemment, ni en secret ni ouvertement, le protecteur d'une restauration monarchique-absolutiste.

Pour ces deux nations, rien n'est plus évident, plus incontesté; et lors que nous disions en commençant que la politique de l'Angleterre et de la France devait, en diverses circonstances, préoccuper gravement l'Espagne, ce n'est certes pas à ce sujet que nous faisions allusion. Les espérances de la fraction carliste sont de celles qui n'ont ni avenir, ni point d'appui dans l'esprit public, ni force materielle pour l'emporter; les discuter n'a donc d'autre resultat que de leur donner une importance toute gratuite.

Aussi n'est ce pas sur ce point très-secondaire que nous avons voulu fixer nos observations.

Mais il est dans les arguments que notre honorable confrère emploie pour justifier son admiration à l'égard de l'Angleterre, des hérésies de droit public, des oublis historiques qu'il nous paraît utile de ne pas laisser sans rectification, avec d'autant plus d'à propos qu'il sont en opposition directe avec les principes de loyauté internationale que nous ne cessons et que nous ne cesserons de défendre.

La *Iberia* loue la Grande-Bretagne de ne pas changer de politique extérieure lorsqu'elle remplace ses ministres ; elle la loue de ne se préoccuper dans tous ses actes que de sa force et de ses intérêts; elle espère, enfin, que tous les faits accomplis par le cabinet de lord Palmerston seront résolument soutenus au congrès de Paris, par ce seul motif qu'ils sont des faits accomplis en vue de *l'intérêt* britannique.

Il est bien des cas où cet éloge est justifié et, comme le juge notre estimable confrère, c'est en suivant un programme aussi absolu que l'Angleterre a élevé sa puissance au degré où nous la voyons aujourd'hui.

Qu'a-t-elle fait depuis un siècle? Elle ne s'est préoccupée ni des obstacles, ni des distances à franchir, ni de la légalité ; elle a marché, elle a conquis ; elle a pris Malte, Corfou, Banz, Périm, Gibraltar longtemps avant, absolument comme les États-Unis viennent de prendre *Ramase* dans l'archipel Taïtien et comme ils tenteront un jour de se saisir de Cuba !

L'*Iberia* elle-même rappelle une partie de ces conquêtes ; elle cite Perim, et son sentiment du droit public ne se révolte pas ;—elle cite Gibraltar, et son sentiment national ne se réveille pas jusqu'à la douleur ;— elle connaît les dangers qui menacent Cuba, et elle ne sent pas en elle des élans de patriotique et loyale indignation contre un système de politique qui, nous l'avons dit ailleurs, ne connaît ni propriété territoriale, ni droit des gens, lorsque la voix «de son interêt» lui commande d'oser !

Et la *Iberia*, laissant aux yeux de ses lecteurs sans protesiation une théorie semblable, annonce avec satisfaction, avec admiration, que l'Angleterre ne se dejugera pas; que le cabinet Derby défendra au sein du congrès la puissance Périm, quoique ce soit un des actes du ministère Wigt dont lord Palmerston était le chef, uniquement parceque c'est un fait accompli et que l'*intérêt* du pays l'a motivé.

Que fait-on donc en Europe aujourd'hui du droit des gens? Qu'une île se nomme Corfou, Malte ou Périm, qu'elle se nomme la Corse, Palma ou Cuba, le principe sacré de l'inviolabilité nationale n'est-il pas toujours le même?

Nous craignons en effet, comme l'espère *La Iberia*, que l'Angleterre soutiendra sa conquête de Périm; nous craignons même que, par suite de la timidité ou de l'impuissance du Sultan, elle ne la conserve; mais notre honorable confrère ne juge-t-il pas que le cabinet Derby s'honorerait en reconnaissant l'équité des réclamations de l'Europe ?

Peut-être nous objectera-t-il à cela que le système anglais doit rester anglais, et que c'est aux autres nations à faire prévaloir, si elles en ont l'énergie et la force, la cause du droit violé.

Ceci est à moitié vrai, mais il est une loi qui n'est ni anglaise, ni sarde, ni espagnole, ni française, qui est de tous les temps et de tous les pays, c'est la loi de l'équité et de la moralité politique.

Justifier un coupable parcequ'on n'aurait pas trouvé au début un agent correctif pour l'arrêter, serait la négation d'une loi sociale.

Il ressort évidement de ces considérations que notre confrère a fondé son admiration sur des faits inacceptables, et sur des événements qu'un écrivain espagnol (moins que tout autre) peut admettre s'il songe à Gibraltar, s'il se souvient des agressions du ministre Pitt sous Charles IV, et de la ruine des immenses colonies espagnoles en Amérique, commencée en 1810 à l'instigation de l'Angleterre et des Etats-Unis.

Quant à l'appréciation du même article sur l'affaire du *Cagliari* et qui est justement l'opposé de ce que nous écrivions il y a trois jours nous n'insterons pas longuement. Soyons francs : qu'il y a-t-il au fond de cette contestation? Une mauvaise querelle faite par le Piémont au gouvernement napolitain; une preuve de plus de cet antagonisme qui les sépare, antagonisme que leur politique si contraire et leur ambition commune sur la Péninsule italique a expliqué depuis le premier jour.

L'appui que l'Angleterre donne à la cour de Turin se motive, plus facilement encore, par l'hostilité ouverte qui règne entre Londres et Naples. Toute la vérité est là, et la presse de tous les pays, le gouvernement britannique lui-même n'hésiteraient pas à soutenir le cabinet piémontais si (les rôles étant inverses) la Sardaigne avait capturé un navire napolitain venant chargé d'armes et de révoltés, faire un appel aux forçats et jeter sur la ville de Gênes tous les désastres de la guerre civile la plus odieuse.

Que dirait la *Iberia* si un vaisseau, portant un petit bataillon de ces carlistes qu'elle combat si ardemment, venait menacer Cadix d'une insurrection, et si le gouvernement dont on aurait emprunté le navire et le pavillon pour cette entreprise de pirates, soulevait un *casus belli* contre le cabinet espagnol, parce que sa marine de guerre aurait arrêté dans sa marche la bande des factieux?

Notre estimable confrère appréciera sans doute que nous raisonnons sans partialité.

Incontestablement, nous avons pour l'Angleterre une haute admiration. Sa grandeur soutenue, l'esprit national de ses populations, leur vénération pour l'autorité royale et leur fier libéralisme, sont de nobles et grandes qualités qui commandent le respect.

Mais, pour que cette admiration soit intelligente et impartiale, il importe de ne l'accorder jamais à des fautes qui altèrent sa gloire ; à des principes d'envahissement extérieur qui sont une violation du droit public et une menace permanente pour l'Espagne comme pour toutes les autres nations.

A. DE LANNAU-ROLLAND.

A peine les bruits de crise ministérielle qui ont circulé ces jours-ci avec tant de force dans Madrid, ont-ils été étouffés, que déjà l'on parle de tentatives qui seraient faites contre l'ordre public, soit par un parti à jamais vaincu, soit par les adeptes d'une école fanatique qui, heureusement pour l'Espagne, compte peu de prosélytes.

Nous qui apprécions froidement la valeur de toutes ces rumeurs, nous ne saurions trop mettre nos lecteurs en garde contre ces malveillantes insinuations.

Moins que jamais, l'ordre ne peut-être troublé en Espagne.—La politique a fait son temps: les partis se désunissent. —L'attention publique se porte aux affaires, à l'industrie, au développement de l'agriculture, au progrès enfin!

Qui donc oserait aujourd'hui arborer le drapeau de la révolte? Les agitateurs ne sont-ils pas convaincus à l'avance que la réprobation unanime du pays accueillerait toute tentative insensée.

Il n'y pas de sédition possible parce que personne n'a d'intérêt à en faire. L'Espagne a aujourd'hui horreur de ces mouvemens sans résultats qui ne l'ont que trop déchiré et épuisé ses forces.

A. BREISTROFF DE ROCHEBRUNE.

Nous avons reproduit avant-hier la dépêche télégraphique arrivée de Paris annonçant la déclaration de guerre à l'Espagne par les Etats-Unis.

Personne ne s'est occupé d'en connaître l'origine. Immédiatement on s'alarme, on s'agite, on discute, on exige en pleine Chambre, et sans accord préalable, des explications du gouvernement; on sème l'inquiétude dans les esprits! Cette conduite est-elle sage? Nous laissons à tous les homme senses le soin de la qualifier!

L'organe officiel de Madrid publie aujourd'hui la dépêche suivante, reçue par le gouvernement en réponse à celle qu'il avait adressée à Paris :

«Le duc de Rivas à son excellence M. le ministre de l'Intérieur:

»La dépêche privée reçue à Madrid, annonçant »le projet de présenter au Congrès des Etats-Unis, »un message de déclaration de guerre à l'Espagne »tire sa source d'une lettre particulière publiée »dans le journal *La Patrie*.

»Cette lettre semble être écrite par un correspondant vulgaire et manquant absolument de »renseignements.»

Ainsi tombent d'eux-mêmes tous ces bruits fâcheux; on prend des nouvelles où on les trouve, on lance des dépêches télégraphiques sur tous les points, on alarme le pays, peu importe, tout cela pour démentir le lendemain ce qui a été dit la veille.

C'est à ne pas y croire, et nous n'avons pas de paroles assez énergiques pour condamner ce système.

Aux termes du projet de loi que le Sénat approuva définitivement hier, le gouvernement adjugera en licitation publique et sous les prescriptions de la loi générale des chemins de fer, la ligne de premier ordre qui, s'embranchant à Palencia avec celle de San Isidro de Dueñas à Alar, passera par Leon, entrera en Galice par le pont de Domingo Florés et se divisera pour aboutir aux ports de la Corogne et de Vigo. On considérera, comme faisant partie de cette ligne, celle qui, partant de Leon, ira jusqu'au port des Asturies, et celle qui, partant de Medina del Campo et passant par Nava del Rey et Toro, aboutira à Zamora.

G. DE LAGNY.

ROUTES ET CHEMINS.

Il est impossible de calculer les pertes causées à l'Espagne par le déplorable état de ses voies de communication et l'insuffisance de ses moyens de transport. Nous l'avons dit: jamais pays ne fut plus riche en ressources naturelles, et cependant ses habitants sont restés pauvres au milieu de tant de précieux trésors, alors que d'autres contrées beaucoup moins favorisées du Ciel s'élançaient, à pas de géants, dans la voie du progrès et du bien-être général. Pourquoi, si bien équipée au départ, la Péninsule est-elle restée si longtemps en arrière, si loin du point d'arrivée? Parce qu'elle a négligé de tracer les routes qui pouvaient aider sa marche, parce qu'elle n'a pas multiplié les chemins qui devaient lui permettre de déployer ses forces dans tous les sens et de ravitailler sans cesse ses armées de travailleurs.

Que résulte-t-il aujourd'hui de cette faute dans la stratégie du travail, faute inspirée peut-être par l'esprit de défiance qui animait les provinces les unes contre les autres, et consacrée par une indifférence de plusieurs siècles? Ici ces immenses terrains qui auraient pu si facilement devenir le grenier de l'Europe, nourrissent à peine la population d'une province; là ces gisement inépuisables de minerais qui auraient dû alimenter les bras de plusieurs millions de familles espagnoles ne profitent guères qu'aux usines de l'étranger.

De quelque côté que nous tournions nos regards, nous voyons des pertes énormes de force et de travail, occasionnées spécialement par le manque de voies de communication et l'insuffisance des moyens de transport Imagine-t-on que le cultivateur, même intelligent, soit en quelque sorte condamné à laisser en friche ses terres les plus généreuses, ou bien à n'en émietter qu'une partie avec un araire qui date des Romains, parce qu'il manque de chemins et d'animaux pour transporter ses engrais et

---

FEUILLETON

DE L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE.

Mlle DU ROSIER.

I.

Mlle Alexandrine du Rosier était en 1852 une des personnes dont le nom revenait le plus souvent dans la conversation des bourgeois de Moulins. Ce n'est pas qu'il y eût dans sa conduite quelque chose qui prêtât aux caquets, et moins encore aux médisances ; mais elle était belle, et on la croyait riche. Sa jeunesse et son caractère aidant, il n'en fallait pas davantage pour attirer sur elle l'attention de toute la ville. A vingt-et-un ans, Mlle du Rosier passait pour l'un des partis les plus considérables du département. Elle tenait par sa mère, d'une bonne maison de Gannat, à la vieille noblesse du Bourbonnais, et par son père, quelque temps maître de forges et propriétaire, à la bourgeoisie industrielle du pays. Elle avait les yeux bleus, de beaux cheveux châtains, beaucoup d'élégance dans la taille et un grand air qui l'eussent fait remarquer partout, lors même qu'elle n'aurait point eu d'alliances et de fortune. L'hôtel qu'elle habitait était situé dans la partie haute de la ville; il datait du commencement du dix-huitième siècle, et un tapissier de Paris en avait meublé les vastes appartements, enrichis de dorures et de trumeaux. C'était un honneur que d'y être reçu. L'évêque y dînait quelquefois. Avec la dot qu'on lui supposait et les avantages naturels que le hasard lui avait prodigues comme à souhait, on s'étonnait seulement que Mlle du Rosier ne fût pas encore mariée. Ce n'est pas que les prétendants manquassent, tant s'en faut; il s'en était présenté de vingt lieues à la ronde, et même de Paris, et cependant ce mariage, dont on parlait toujours, ne se faisait jamais. Quelques personnes mettaient ce long retard sur le compte des prétentions excessives de Mlle du Rosier; gâtée comme elle l'était par sa position, elle demandait certainement un prince des contes de fée, et il ne s'en trouvait pas dans le département. Un notaire à cheveux blancs qui connaissait la famille de vieille date, souriait bien, quelquefois d'un air malin, quand on parlait devant lui des richesses de M. du Rosier; mais comme c'était bien l'homme le plus caustique et le plus méchant de Moulins, on ne s'arrêtait pas à ses ricanements.

Il est certain que Mlle. du Rosier ne faisait rien pour attirer les galants, et qu'elle ne paraissait pas pressée de se marier. Elle avait dans le caractère un mélange extraordinaire de bonté et de hauteur qui était un sujet perpetuel d'étonnement pour les oisifs de la ville. Un poète du pays, qui l'avait vue à l'une des réceptions du préfet, la comparait à Junon marchant sur les nuées. L'expression habituelle de son visage avait une dignité froide, relevée à certains moments par un air d'intelligence et de fierté qui brillait par éclairs avec un tel feu, qu'on en était ébloui. Elle avait des façons qui dataient d'un autre temps. Un jour qu'une pauvre, à qui elle avait donné un pièce d'or par erreur, courait après elle pour la lui rendre, Mlle du Rosier vida sa bourse entre ses mains. Il y avait dix louis dans cette bourse. On en parla trois jours dans Moulins. Un bel esprit de l'endroit dit à ce propos que certainement la Providence s'était trompée, et que Mlle du Rosier était née duchesse.

A cette époque-là, on voyait Mlle du Rosier dans toutes les maisons où quelque bal réunissait la meilleure société de la ville. Elle s'y montrait toujours la mieux parée et la plus belle. Son père, qui ne lui refusait rien, faisait venir ses toilettes de Paris; on le blâmait un peu de cette condescendance; mais les femmes qui criaient le plus contre cette extrême recherche étaient précisément celles qui auraient désiré que leurs maris imitassent en tout point ce père complaisant.

M. du Rosier avait alors cinquante-cinq ans. C'était un homme d'une humeur joviale, et certainement le plus aimable et le plus facile à vivre qui fût dans le ressort de la préfecture. Replet et dodu, et comme on dit, tout rond en affaires, son caractère n'avait pas plus d'angles et d'aspérités qu'on n'en voyait sur sa bonne grosse taille et sa figure haute en couleur. On ne pouvait pas l'accuser d'ambition; jamais on n'avait pu, malgré les plus vives instances, lui faire accepter aucunes fonctions, pas même celles d'adjoint au maire ou de membre du conseil général. Il n'était bon, disait-il qu'à vivre à sa guise. Depuis qu'il avait quitté les affaires, il partageait son temps entre Paris et Moulins, un jour ici, un jour là-bas. Ce n'est pas qu'il fît comme certaines personnes, qui passent six mois d'un côté six mois de l'autre. Les voyages de M. du Rosier étaient en quelque sorte improvisés. Il partait subitement et revenait de même. Ses absences duraient tantôt six semaines, et tantôt trois jours. Mlle du Rosier ne l'accompagnait jamais.

Personne ne savait pourquoi il allait si fréquemment à Paris. Ceux qui l'y rencontraient ne s'en doutaient pas d'avantage; il y voyait peu de monde en refusaient obstinément les invitations, si ce n'est dans les maisons où l'on dinait bien. On remarquait que depuis trois ou quatre ans ces voyages étaient plus nombreux; mais il ne revenait jamais de Paris sans rapporter quelque bagatelle de prix à sa fille. Rien, d'ailleurs, ne paraissait changé dans ses habitudes. Dès son retour, il traitait la ville, et l'hôtel ne désemplissait plus. Tout ce qu'on pouvait lui reprocher, c'était d'être fort gourmand et très-prompt à la dépense.

Un jour qu'on ventait, au cercle où se réunissaient les notables de la ville, de bonheur de Mlle du Rosier d'avoir un père aussi plein de bonhomie et de bienveillance envers tout le monde, le notaire haussa les épaules avec une mauvaise humeur si visible, qu'on le pressa de questions. Poussé à bout, il saisit brusquement une boule d'ivoire qui courait sur le billard.

—Cette bille est ronde et polie, s'écria-t-il; elle est cependant sèche et dure comme la pierre!

Et il la rejeta sur le tapis.

Le mot fit d'abord sensation; mais un quart d'heure après on n'y pensa plus; il venait du notaire, et M. Deschapelles aurait trouvé une tache dans un flocon de neige.

Au moment où commence ce récit, l'hôtel de la rue de la Cigogne à Moulins était habité par quatre personnes, M. du Rosier, Alexandrine, une sœur cadette du nom de Louise, et Mme de Fougerolles. Cette dernière était une sœur aînée de Mme du Rosier la mère, morte en couches de Louise. Elle était baronne du chef de son mari, d'une bonne noblesse du Nivernais, et de son vivant gentilhomme ordinaire de la chambre du roi sous Charles X. Veuve à trente-cinq ans et âgée alors de cinquante-six à cinquante sept ans, Mme de Fougerolles était une grande personne, sèche, maigre et couperosée, qui ne manquait pas d'une certaine distinction. Elle avait d'excellentes manières et le parler fort doux, excepté lorsqu'un sentiment de colère l'animait. Alors elle perdait toute mesure et s'oubliait dans des emportements où l'on voyait toute la violence de son caractère et la fougue d'un sang dont rien n'avait pu tempérer l'âcreté. Ceux qui la connaissaient bien lui reprochaient une excessive parcimonie, bien qu'à la mort de son mari elle se fût trouvée à la tête d'une immense fortune, et une extrême vanité, à l'aide de laquelle la baronne pouvait quelquefois dissimuler son penchant à l'avarice, mais qui ne le détruisait pas. Mme de Fougerolles n'avait pas d'enfants. Le baron, qui était un homme de plaisirs, l'avait fort négligée pour courir les aventures. Mariée, elle vécut dans le célibat, et veuve elle en voulut à tout le monde de l'indifférence de son mari. Elle arrivait chaque année à Moulins vers le mois d'avril et descendait chez son beau-frère, qui deux ou trois fois lui confia sa fille aînée pour la conduire à Paris. En l'absence de Mme de Fougerolles, qui ne donnait jamais plus de vingt francs aux domestiques après un séjour de quatre ou cinq mois chez de M. du Rosier, Alexandrine et Louise étaient placées sous la direction d'une institutrice; mais le gouvernement de la maison appartenait à Mlle du Rosier, qui savait y maintenir à la fois un ordre sévère et une grande abondance en toutes choses.

donner les façons susceptibles de centupler ses récoltes. Les récoltes! Dans tous les pays civilisés, plus elles sont abondantes, plus vive est la joie de ceux qui les obtiennent; ici, elles sont un embarras, et cela se comprend, la circulation en est dix fois plus chère que la production!

Des industriels étrangers viennent acheter en Espagne des quantités considérables de minerais, et, au lieu de les travailler sur le lieu même d'extraction, ils les exportent au fond de l'Angleterre, de la Belgique ou de l'Allemagne. Ainsi, les calamines de Santander, par exemple, vont approvisionner les fours de la Vieille-Montagne et, après avoir subi une foule de chargements et de déchargements, traversé les mers, remonté les fleuves, parcouru plusieurs centaines de kilomètres dans les wagons du chemin de fer, elles laissent encore un bénéfice raisonnable à ceux qui les exploitent de cette manière. Combien ne gagneraient donc pas les industriels établis en Espagne s'ils avaient des voies de communication qui leur permettraient de s'approvisionner, à bon compte, de combustible et de matières premières, en même temps qu'elles leur assureraient des débouchés faciles et économiques dans tous les centres de consommation!

Le cuivre et le mercure, fabriqués et préparés, coûtent généralement plus cher en Espagne qu'en France, qu'en Angleterre, et qu'en Allemagne, c'est-à-dire, plus cher que dans les pays tributaires de ses minerais. On ne croira pas facilement à une pareille anomalie, quand on saura que l'Espagne recèle dans son sein plusieurs milliards de quintaux de minerais de cuivre, et que ses mines de mercure lui assurent le monopole de tous les marchés du monde, sans en excepter même celui de la Californie. C'est l'Angleterre qui fournit de houille les quelques industries de l'Espagne, et cependant celle-ci possède des mines de charbon d'une richesse et d'une qualité bien reconnues; mais les voies de communication sont tellement défectueuses, les moyens de transport tellement insuffisants, que la tonne de charbon de terre, expédiée de la Castille, se paie quelquefois 180 fr. à Madrid, quand elle pourrait être livrée à la consommation, au prix de 30 à 35 fr. en moyenne.

Nous pourrions citer une quantité prodigieuse d'articles qui coûtent quarante pour cent de plus, en Espagne, qu'en France et qu'en Angleterre. Il en résulte naturellement des conséquences extrêmement fatales pour le pays: D'abord, les habitants s'appauvrissent, non seulement de tous les excès de la cherté, mais encore de la perte de tous les bénéfices qu'ils pourraient réaliser eux-mêmes; ensuite les ouvriers restent un danger et un fardeau pour la société, puisqu'ils n'apprennent pas à travailler et às'affranchir eux-mêmes de la misère par l'abondance de leurs salaires. L'indifférence, l'inertie, la pauvreté régnent partout où devraient circuler la vie, la richesse, toutes les forces agricoles, industrielles et commerciales de l'Espagne.

Tous les hommes de bon sens s'associeront, sans nul doute, à nos appréciations sur le rôle capital que jouent les bonnes voies de communication dans le développement de la fortune des nations; tous demanderont, avec une égale énergie, la construction d'un vaste réseau de routes et de chemins vicinaux qui, venant aboutir aux grandes voie ferrées dont nous parlerons plus tard, doteront enfin l'Espagne du plus indispensable, du plus productif des instruments de travail. C'est par là que l'on doit commencer l'outillage national, si l'on ne veut pas que la production et la consommation continuent à être grevées de frais excessifs qui placent le pays sous la dépendance de ses voisins et des contrebandiers.

Les particuliers ne peuvent évidemment pas se charger d'entreprendre, à leurs frais, l'exécution des travaux d'utilité générale qui, sous le nom de routes et de chemins, sont destinés à porter partout l'abondance et la vie. C'est l'État, ce sont les provinces et les communes qui doivent, en pareil cas, s'armer d'initiative, faire appel à tous les élans de patriotisme public ou local, provoquer des souscriptions, organiser de puissantes associations en faveur de la grande et de la petite vicinalité espagnole. Pour que cet appel soit mieux compris, mieux entendu de tous les citoyens, il faut gagner d'abord, dans leur esprit, par le développement rapide de l'instruction, la cause des dépenses d'utilité publique; aussi,-est ce dans ce but que nous avons tant insisté déjà sur la nécessité d'établir le plus grand nombre possible d'écoles primaires.

Il n'y a que les peuples dont l'intelligence et le travail sont fécondés par l'instruction, qui sachent apprécier les améliorations inspirées par les gouvernements, et en supporter allégrement les charges. Ceux qui croupissent dans l'ignorance ne sortent jamais des ornières de la routine, et la moindre dépense d'utilité publique devient pour eux un prétexte de récriminations acerbes et souvent d'insurrection.

La position financière de l'Espagne n'est pas très-brillante, et cependant nous n'hésitons pas à proclamer que le seul moyen de l'améliorer est de ne reculer devant aucune dépense productive. L'économie politique n'est pas l'épargne, c'est l'art de depenser utilement et fructueusement.

Les nations sages et instruites ne font jamais faillite; elles ont sur les individus le privilége de l'immortalité; aussi peuvent-elles s'enrichir par les emprunts et les impôts, sans s'exposer à la honte de déposer leur bilan. Si, en faisant une dépense de cinq pour cent, par exemple, pour ses routes et ses chemins, l'Espagne réussit ainsi à se mettre au niveau des autres contrées, n'aura-t-elle pas gagné 35 pour 100 sur les 40 pour 100 qui nous paraissent donner la mesure assez exacte de son infériorité actuelle?

Nous expliquerons dans un prochain article quelques unes des combinaisons financières qui seraient susceptibles d'amener ce précieux résultat.

C. de Saulniers.

REVUE POLITIQUE.

L'acquittement de Bernard à Londres ne met pas fin aux débats de ce conspirateur avec la justice. Mis en liberté sous caution, il comparaîtra prochainement devant la cour du banc de la Reine comme prévenu de conspiration, et il est fort probable que les juges de ce haut tribunal se montreront beaucoup moins inclinés à l'indulgence que les jurés de la cour criminelle centrale.

On écrit de Bucharest que le Divan moldave ayant discuté la question de liberté religieuse en est arrivé à cette conclusion que le culte mahométan doit être exclu des principautés.

La *Gazette de Vienne* assure même que cette demande singulière a été appuyée par les représentants de la France, de la Russie, du Piémont et de la Prusse.

Nous considérons comme fort inexacte l'assertion de la *Gazette de Vienne;* mais la proposition du Divan moldave n'existe pas moins.

Voilà pourtant à quelles exagérations on entraîne une province lorsqu'on favorise ses velleités d'indépendance, ses désirs de réorganisation nationale, au mépris des droits souverains du Sultan et de l'intégrité de l'Empire.

La Sublime-Porte qui laisse dans tous ses états une si grande liberté à l'exercice des divers cultes et qui voit sans cesse les gouvernements de l'Europe se montrer si justement exigents pour le respect de cette liberté, n'a pas dû être peu surprise d'apprendre qu'une province entend exclure de son sein la religion professée par le chef de l'Etat lui-même et par un nombre immense de ses sujets.

Un ukase récent du Czar Alexandre II confirme ce que nous disions avant-hier de l'état embarrassé des finances russes en annonçant la démission du ministre qui les gérait depuis six ans.

Cet ukase élève de cinq Copecks par rouble les droits d'importation et d'exportation, et décide que cette augmentation de recettes sera appliquée aux dépenses de construction des chemins de fer.

On assure que l'ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg, M. le comte Valentin Esterhazy a demandé à être remplacé et désire quitter la diplomatie.

La *Gazette de Cologne* assure que le prince royal de Naples, duc de Calabre, va arriver à Vienne, où il doit épouser la princesse Hélène, sœur ainée de l'Impératrice d'Autriche.

Enfin, plusieurs correspondances nous affirment que la Reine de Hollande arrivera à Paris le 10 mai, après avoir séjourné à Stuttgard pendant quinze jours.

Le prince royal de Wurtemberg arrivera trois jours après sa sœur à la cour des Tuileries.

Les nouvelles de France n'offrent aujourd'hui aucun intérêt. Le seul fait qui mérite quelque attention est le refus de l'Empereur de provoquer le retrait de la loi qui, depuis l'année dernière, frappe d'un impôt les ventes de valeurs mobilières.

Les compagnies des chemins de fer français avaient récemment réclamé contre cette loi et contre plusieurs décrets: mais l'empereur a déclaré qu'une législation dont l'initiative était due au corps législatif lui même, et qui a été l'objet d'une discussion très-approfondie, ne saurait être supprimée. Son application est, du reste, a dit S. M., de date trop récente pour qu'on puisse se former une opinion sur son mérite et ses résultats.

A. de Lannau-Rolland.

CORTES.

SÉNAT.

Le Sénat a continué à s'occuper hier de la loi sur les mines dont les 100 premiers articles ont été approuvés sans discussion, si nous en exceptons l'article 35 combattu par M. Ferrer et défendu par M. Olivan, l'article 59 retiré par la commission à suite d'un amendement de M. Cerrageria, et l'article 79 qui a été l'objet de quelques observations de la part de MM. Cerrageria et Infante, mais dont la rédaction proposée par la commission a enfin obtenu l'approbation de la haute Chambre. Il en a été de même pour l'article 100 dont la teneur avait été attaquée par M. le marquis de Miraflores à qui M. le ministre des travaux publics a répondu.

A l'ouverture de la séance, M. Francisco Carbonell, nommé récemment sénateur, avait prêté serment et pris place parmi ses honorables collègues.

La discussion de la loi sur les mines a été suspendue et la Chambre a dû s'occuper un instant du rapport de la commission mixte du chemin de fer de Palencia à la Coruña et Vigo. Le chemin de fer a été voté définitivement par 92 voix contre 12. Le projet de loi sur les droits des ministres en non activité (derechos de cesantia) et celui qui accorde une pension a Mme Juana Amusco ont été également approuvés: le premier par 77 voix contre 25, et le second par 82 contre 8.

La séance a été levée à 5 heures. Ordre du jour, pour aujourd'hui, continuation de la discussion de la loi sur les mines.

—

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Un public nombreux, attiré sans doute par l'espoir d'une séance intéressante et animée, remplissait les tribunes dès l'ouverture de la salle. Cet espoir a été certainement déçu. Jamais séance n'a été plus paisible et plus dénuée d'importance et d'intérêt, du moins au point de vue de la discussion, qui, comme la veille, eut pour objet le budget de l'administration de la guerre.

M. Lopez Serrano combattant le rapport de la commission entra dans l'analyse de l'ensemble du budget, analyse qu'il présenta à l'attention distraite de la Chambre dans la même forme et appuyée des mêmes arguments adoptés par les honorables membres qui l'avaient précédé à la tribune. Le préopinant s'est pourtant donné bien de garde d'accepter comme vraie la déclaration de M. le ministre de la guerre relativement à la modicité relative de son budget. Il a produit, au contraire, des chiffres qui la détruisent. Quelques unes des idées émises par le général San Roman, n'ont pas non plus trouvé grâce devant S. S., qui ne partage nullement les convictions de son honorable collègue relativement au système d'administration militaire, au matériel de guerre, à la situation des brigadiers et au nombre des officiers généraux.

Le long discours de S. S. a duré jusqu'à 4 heures.

M. le ministre de la guerre a donné lecture d'une dépêche télégraphique de Paris qui témoigne que le bruit relatif à la déclaration de guerre des Etats-Unis et la dépêche télégraphique communiquée dernièrement à la Chambre par M. Gutierrez de la Vega, n'avaient d'autre source et d'autre fondement que le contenu d'une lettre insérée dans la *Patrie* et adressée à ce journal par un de ses correspondants d'Amérique, lettre qui, comme on le voit, n'a absolument aucun caractère sérieux et moins encore officiel.

M. Villaurrutia, dont l'interpellation à M. le ministre des Finances avait été fixée à cette séance, a pris la parole.

L'honorable député a eu connaissance d'un avis publié par la commission de statistique qui prescrit aux propriétaires de maisons, dans les villes, de signaler l'augmentation des prix de leurs locations. Il s'étonne de cette mesure qui lui semble exclusive, et demande qu'elle s'étende à tous les contribuables en général.

M. le Ministre a donné quelques explications sur les motifs de la mesure qui a éveillé l'attention de M. Villaurrutia et offert de prorroger le délai indiqué dans l'avis de la commission, de manière à sauvegarder les intérêts des contribuables, autant du moins que les besoins du service pourront le permettre.

Après cet incident, la discussion du budget a repris son cours.

M. San Roman a repoussé quelques-uns des arguments de M. Lopez Serrano, et a bientôt cédé la parole à M. Alejandro Castro, membre de la commission. L'honorable député a combattu le budget parce que, dans son opinion, il est mesquin, et l'effectif qu'il marque absolument insuffisant. Il déclare qu'il a signé le rapport de la commission parce qu'il lui a paru qu'elle ne peut proposer une augmentation sur les chiffres que le gouvernement lui-même a présenté comme suffisants. Les arguments de S. S. n'ont manqué ni de force ni de convenance.

La séance a été levée a 6 1/4.

A. Monerieu.

EXTERIEUR.

CHINE.

Il eût été bien surprenant, par le temps de correspondances où nous vivons, qu'un journal français n'eût pas reçu une correspondance particulière de Canton. Pendant la guerre de Crimée, chaque journal avait devant Sébastopol une historiographe spécial dont les lettres pleines de fantaisie et *d'humeur* rendaient souvent la physionomie du siége d'une manière plus originale que les bulletins officiels. De toutes ces lettres réunies on eût fait un amusant volume.

L'expédition de Chine ne paraît pas devoir être aussi féconde en récits épistolaires. Le service de la poste au lettres n'est pas organisé à Canton comme il l'était à Kamiesch, et les marins n'écrivent pas aussi volontiers que les troupiers. Jusqu'à ce jour tous les détails particuliers sur Canton nous sont parvenus par la voie de journaux et des correspondances d'Angleterre.

Voici cependant une lettre authentique écrite sur papier de chine et qui porte le timbre de Canton. Elle a été adressée par un lieutenant d'infanterie de marine à son frère qui vient de partir, à l'autre bout du monde, pour la station navale de Terre-Neuve. J'ai pu transcrire, avec l'autorisation de la famille quelques passages de cette lettre que vous pouvez intituler sans crainte:

Correspondance particulière de Canton.

....Canton est en état de siége, et nous aussi. Si les Chinois ne peuvent sortir de la ville, il ne nous est guère permis d'y entrer.

De mon corps-de-garde en bambou, qui domine la haute ville, je suis un peu comme Moïse sur le Mont Nébo, contemplant de loin les merveilles de la Terre-Promise.

Encore suis-je plus favorisé que plusieurs de mes camarades qui n'ont pas mis pied-à-terre.

Si nous retournions demain en Europe, plus d'un parmi nous n'aurait pas vu la ville qu'il a prise, et dont nous occupons la banlieue, ce qui ne l'empêcherait pas, sans doute, d'en raconter de belles sur les Mandarins, les bateaux de fleurs et les petits pieds des chinoises.

Le gérant d'une factorerie américaine avec qui j'ai lié connaissance, m'a enfin procuré, ces jours derniers, l'occassion de voir un quartier de la ville ou pénétrent journellement les Anglais qui l'ont déjà baptisé *New China Street*. Quelles rues singulières! On se croirait dans un décor de théâtre ou entre deux paravants. Il paraît qu'avec de l'argent on est aussi bien reçu à Canton qu'à Paris. Nous sommes entrés dans plusieurs magasins moins chinois que celui de la rue Vivienne. On a commencé par nous offrir une tasse de thé, politesse intéressée qui oblige les chalands à acheter. J'ai marchandé un porte-cigarre en laque et je l'ai payé beaucoup plus cher qu'à Paris où je crois que l'on fabrique toutes les chinoiseries vendues ici. La seule chose un peu originale que j'ai vue dans tout le magasin, c'est un jeu d'échecs en corne de rhinocéros dont chaque pièce représente un personnage plus ou moins fantastique. On nous fit passer dans l'arrière boutique où l'on nous montra des caricatures assez bien réussies de Mandarins et d'Anglais; (il est probable qu'on montre notre charge aux Anglais et aux Mandarins). Une des pages de ce charivari chinois représentait le vice-roi Yeh, attablé à bord de l'*Inflexible* entre le baron Gros et lord Elgin; il portait la main au plat en disant: «Donnez-moi la poule: et je vous donnerai le riz.»

Je m'étais laissé dire que les bateaux de fleurs de Canton étaient de petits Paradis de Mahomet où l'on pouvait contempler sans voiles mystérieux les almées et les houris du Céleste Empire. Je n'ai pu pénétrer dans ces jardins flottans; mais un de nos chirurgiens de marine a pu grâce à l'état de siége, et sous prétexte de police sanitaire, visiter un des ces harems chinois. Que se passe-t-il dans ces bateaux? c'est ce que nous n'avons jamais pu savoir. On y joue, on y fume, on y prend le thé. Les dames de l'équipage servent à boire, ou tiennent les cartes. Quant à la spécialité de galanterie que l'on prête à ces embarcations, rien n'est moins certain, je crois que l'on calomnie les Chinois des deux sexes. Les dames chinoises vivent très retirées. Je n'en ai encore vu qu'une seule depuis six semaines; encore est-ce à travers les rideaux de son palanquin. Ne croyez donc pas Voltaire quand il insinue que si les chinoises ont de si petits pieds, c'est pour s'ôter les moyens de fuir ..

Les apothicaires de Canton sont de vrais personnages de comédie et rappellent par plus d'un trait ceux de Molière. Ils sont pourvus, selon la formule d'une énorme paire de lunettes et passent le temps à moudre le *ginseng*, herbe de longue vie, ou à nettoyer des nids d'hirondelle dont on fait des potages à la bisque chinoise. Les remèdes sont étiquetés dans de petits tiroirs. On lit sur la muraille des sentences dans le genre de celles-ci:

«Il faut deux yeux au pharmacien qui achète des drogues, il n'en faut qu'un au médecin qui les emploie: le malade qui les prend doit être aveugle.»

Nous sommes ici très sujets aux ophtalmies. Les indigènes croient s'en guérir en se faisant gratter par les barbiers l'intérieur de la paupière. Les barbiers vendent aussi du fard aux dames chinoises qui se peignent la figure presque autant que certaines françaises de ma connaissance.

Canton, en temps de paix est une foire perpétuelle. Malgré l'état de siége, on y voit encore beaucoup de charlatans et de saltimbanques. Les phénomènes chinois auraient un grand succes chez nous: on ne manquerait pas de les présenter à l'académie de médecine. J'ai vu une poule qui marchait avec des pattes de canard. C'es un marchand de Volailles qui avait tenté et réussi cette greffe animale. La suture est pratiquée avec une grande habileté et les Chinois admirent beaucoup ce rare phénomène. Un autre s'est livré à l'industrie des monstres végétaux. Il montre des fleurs hybrides de toutes les couleurs, des graines bizarrement accouplés, des fruits de plusieurs espèces poussant sur le même arbuste. D'autres font des tours de force et d'adresse. Les Chinois son les premiers équilibristes du monde et jonglent aussi adroitement que les Indiens. J'en ai vu un qui fumait par l'oreille et rendait la fumée par la bouche....

On joue ici la comédie en société. Chaque Mandarin un peu haut placé entretient ou subventionne un petit théâtre. Le répertoire chinois est dit-on, très varié et très original. On n'a parlé d'une pièce en vogue: *L'Ame des fleurs*, qui rappelle le sujet de *La Dame aux Camélias*. La sultane d'un bateau fleuri est amoureuse d'un jeune lettré et l'a lié à elle par un cordon de soie invisible qui l'empêche de s'éloigner. Mais un rusé Mandarin, épris de la belle, a éventé le sortilége: il coupe le fil avec des ciseaux magiques et Néa pleure son infidèle. Pour s'étourdir, elle s'enivre d'opium, et, dans son sommeil, récite un songe de tragédie. Le Mandarin va abuser de la situation quand le jeune Tsao revient et renoue sa chaine. Mais il est trop tard. Néa est endormie pour toujours et l'âme des fleurs s'envole vers les jardins célestes.

«Et maintenant si vous voulez savoir mon opinion sur l'expédition de Chine, je vous dirai qu'elle a pour nous' Français, une importance capitale. Du moment où nous ne commerçons pas avec la Chine, comme les Anglais et les Américains, nous devons du moins faire acte de puissance de premier ordre. Si nous n'envoyons pas à Canton des navires marchands, c'est une raison de plus pour y avoir des vaisseaux de guerre. Les Chinois savent parfaitement faire cette différence et distinguer notre intervention toute politique de l'intervention toute commerciale des Anglais et des Américains. Un de nos dignes missionnaires m'assurait qu'on recevrait volontiers une légation française à Pékin; mais que l'esprit de conquête et le génie mercantile de la race anglo-saxonne excitent avant tout les appréhensions du Céleste Empire....»

. . . . . .

Ici le correspondant se livre à des appréciations personnelles que nous ne jugeons pas à propos de

---

Telle était la situation de la famille du Rosier au mois d'avril 1852, quinze jours après l'arrivée de Mme Fougerolles. Cet hiver-là, M. du Rosier avait donné plusieurs grands dîners et deux bals qui avaient éclipsé ceux du receveur général.

Parmi les jeunes gens qui, pour nous servir d'une expression consacrée à Moulins quand il s'agissait de Mlle du Rosier, aspiraient à la main de l'héritière, et on aurait pu en compter une douzaine, il en était deux qui se détachaient de la masse comme les vedettes d'un escadron en campagne. L'un de ces prétendants s'appelait Anatole de Mauvezin, et l'autre Evariste. Eux seuls paraissaient avoir quelque chance de réussir auprès de la jeune fille. Anatole appartenait à l'une des familles les plus considérables de l'arrondissement, qui voulait le pousser dans la magistrature, où les émulements ne sont jamais bien élevés. Une bonne dot n'était donc pas à dédaigner. Evariste avait quelques liens de parenté éloignée avec Mlle du Rosier et une position indépendante. Tous deux semblaient l'aimer également; mais un observateur intelligent n'aurait pas tardé à démêler que l'un mettait son esprit seulement, et l'autre, Evariste, tout son cœur dans cette affaire. Ce même observateur aurait bientôt découvert aussi que la personne la plus intéressée à bien choisir donnait la préférence à M. de Mauvezin.

M. de Mauvezin était ce qu'on appelle communément un bel homme; il avait la taille haute et bien prise, de grands yeux noirs, une profusion de cheveux qui faisaient naturellement les traits fermes et réguliers. A cheval, le sabre au poing et la cuirasse sur le dos, il aurait été superbe; mais cette enveloppe magnifique ne cachait rien.

«Il ne faut pas de graîter... il n'y a que l'écorce,» disait M. Deschapelles. C'est pourtant ce dont Mlle du Rosier, malgré sa vive intelligence, ne s'apercevait pas. Pourquoi cette nature élégante, spirituelle, et qu'on pouvait accuser, non sans raison, d'être encline au dédain, aimait-elle cette organisation un peu commune et cet esprit vulgaire? C'est ce qu'il est impossible d'expliquer. Cela était: Evariste le voyait bien, mais il fermait les yeux pour ne pas le voir.

Un soir qu'il y avait grand bal à la préfecture, M. de Mauvezin profita du tête-à-tête que lui ménageait une valse pour faire l'aveu de ses sentiments à Mlle du Rosier. Alexandrine était ce soir-là plus brillante que jamais. Une couturière de Paris lui avait envoyé ce qu'il y avait de plus frais et de plus coquet en fait de modes nouvelles, et l'admiration où cette merveilleuse toilette le jeta, fut pour Anatole un prétexte de donner un libre cours à la passion dont il se sentait dévoré, disait-il, depuis, qu'il avait eu l'honneur d'être présenté à Mlle du Rosier.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, ajouta-t-il en forme de péroraison, je n'ai pu résister à l'ardeur du sentiment qui m'entraîne.... Heureux celui qui vous appartiendra!

Tout ce beau discours ne sentait pas l'improvisation, et Mlle du Rosier ne s'y serait pas trompé, si elle avait eu la libre disposition d'elle-même; mais son cœur plaidait pour Anatole, et elle n'entendit que ce qu'elle voulait entendre. Elle regarda M. de Mauvezin d'un œil où le courroux ne se montrait pas, et en la reconduisant à sa place, le beau valseur put croire que la rebelle était enfin soumise.

La beauté d'Alexandrine fut ce jour-là sans rivale, Elle resplendissait; le pli de ses lèvres un peu hautaines s'était adouci, et l'expression de son visage, auquel on pouvait reprocher une certaine froideur altière, avait une animation et une grâce nouvelles.

—Qu'avez-vous? lui demanda Evariste, qui l'admirait.

—Rien, répondit-elle, je suis heureuse.

Mais de retour chez elle, Mlle du Rosier ne put s'empêcher de courir dans la chambre de sa sœur, qui dormait, et de l'embrasser avec passion.

Cette sœur était de plusieurs années plus jeune qu'Alexandrine. Elle avait été élevée au couvent, et on la voyait fort peu dans le monde. D'un caractère doux et timide, elle aimait la retraite et tenait pour ses meilleurs jours ceux qu'elle passait, un milieu de ses jeunes compagnes, entre les paisibles murailles qui avaient abrité son enfance. Elle y courait pour le moindre prétexte, et y demeurait volontiers jusqu'à ce que sa sœur l'envoyât chercher. Louise était d'une santé délicate; on avait craint quelque temps pour sa poitrine: on aurait dit que sa mère, en la quittant, n'avait pu se détacher d'elle, et qu'elle était prête à la rappeler. Les inquiétudes, les soins, les ménagements qui avaient entouré ses premiers pas dans la vie, avaient disposé son esprit à une sorte de mélancolie rêveuse où elle aimait à se plonger. Elle était comme une prisonnière échappée à la mort; il lui semblait toujours qu'elle avait à redouter les poursuites de cette ennemie, mais elle ne s'en effrayait pas, et se préparait à cette rencontre avec une résignation dans laquelle le courage d'une chrétienne se mêlait à l'innocence d'un enfant. Louise n'avait ni la beauté, ni l'éclat d'Alexandrine, mais tous les sentiments, toutes les émotions se peignaient sur son visage, et lui prêtaient une expression dont rien ne pourrait rendre le charme et la séduction. Les deux sœurs s'aimaient tendrement; seulement l'une commandait, comme l'autre obéissant, sans le savoir, et quand on parlait de Mlle du Rosier, c'était toujours d'Alexandrine qu'il s'agissait. On connaissait à peine la sœur cadette en dehors des amis intimes de la maison, et ceux-là croyaient qu'elle n'atteindrait pas sa majorité.

Le petit roman noué entre Mlle du Rosier et M. de Mauvezin durait déjà depuis huit ou dix jours, lorsqu'une autre valse procura à celui-ci l'occasion de porter la question sur le terrain plus sérieux du mariage.

—Je ne veux rien faire sans votre agrément, dit-il; si j'ai le bonheur de vous obtenir, c'est à vous seule que je veux le devoir.

Mlle du Rosier trouva ses sentiments pleins de délicatesse; ils étaient seulement pleins de prudence et d'habileté. M. de Mauvezin savait, à n'en pas douter, que toutes les demandes adressées directement à M. du Rosier, avaient été repoussées; mais ce qu'on lui avait dit de la tendresse du père pour la fille lui permettait de croire que si Alexandrine se chargeait des négociations, le succès en était assuré.

—Eh bien! répondit Alexandrine, voyez mon père... Un avocat sera près de lui pour défendre votre cause.

Ce n'était pas là tout à fait ce que désirait Anatole, mais l'invitation était trop directe pour qu'il pût l'éluder.

Mlle du Rosier ne dormit pas de la nuit. L'aveu qu'elle avait fait implicitement à M, ne Mauvezin ne laissait pas de la troubler beaucoup. Elle s'étonnait que sa fierté ne l'eût pas mieux défendue contre son propre entraînement, et cependant elle était joyeuse de sa confusion. Elle assistait en esprit à la visite de M. de Mauvezin et lui soufflait ce qu'il avait à dire; quand la fatigue lui faisait fermer les yeux, elle se voyait en robe de dentelle avec le voile blanc des mariées dans la cathédrale de Moulins, où une grande foule s'agitait, et elle se réveillait en sursaut. Elle s'irritait de sa propre émotion et ne parvenait pas à la dominer. La jeunesse était cette fois plus forte que sa volonté. L'insomnie dura toute la nuit avec des intermittences de rêves bizarres, mais jamais Alexandrine ne fut si heureuse.

Un jour se passa, puis deux, puis quatre, et son père ne lui parla pas. Ce long silence étonnait Mlle du Rosier, qui n'y trouvait pas d'explication naturelle. Après que la semaine se fut écoulée, son anxiété devint extrême. Le dimanche suivant, à l'issue de la grand'messe, où elle se trouvait avec sa sœur et Mme de Fougerolles, M. de Mauvezin la salua. Mlle du Rosier comprit qu'il cherchait à l'aborder; elle ralentit sa marche, très-émue, et profitant d'un groupe qui la séparait de sa compagnie, Anatole s'approcha d'elle.

—J'ai parlé, lui dit-il très-bas et très-vite.

—Eh bien? fit-elle en levant les yeux.

—Rien... il veut voir, il veut réfléchir... et en attendant je suis au désespoir... je me meurs.

(La suite au prochain numéro.)

reproduire. La réserve que met le gouvernement français, dans ses communications relatives à l'expédition de Chine, nous impose une semblable discrétion. Mais nous ne compromettrons personne en disant qu'à Hong-Kong, colonie anglo-chinoise, on ne se gêne pas pour dire que l'Angleterre seule a des intérêts commerciaux à Canton; que la France n'importe en Chine que des consuls et des ornements sacrés pour les missionnaires catholiques; qu'il faut au plus vite rouvrir au commerce le port de Canton, et que si l'on négocie, il faut prendre pour point de départ des négociations, non pas le traité politique et français de Whampoa, mais le traité commerciale et anglais de Nanking.

Pour extrait, A. Monérieu.

ITALIE.

PLAISANCE, 10 AVRIL.—On écrit à l'*Union*:

«L'Autriche concentre des troupes à Plaisance et sur les frontières sardes.

Ce matin, sont arrivés cinq cents Autrichiens, et on en attend encore. La garnison se compose déjà de deux mille cinq cents hommes. On ne peut comprendre quelle en est la cause. On en parle beaucoup et de diverses manières. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'on commet des violences qui ne paraissent pas croyables, et que chaque jour la population est de plus en plus convaincue qu'il faut en finir.

»Pour loger un capitaine des troupes nouvellement arrivées, on a demandé les clés de l'appartement de M. le marquis Filippo Anguissola de Grazzano; qui étaient absent; le valet de chambre a refusé de les donner. On a alors employé la violence, on a enfoncé les portes et on a installé le capitaine dans l'appartement. Cet acte a été suivi de protestations de la part du valet de chambre; plus de cent personnes étaient présentes et murmuraient hautement.

»L'ordre avait été donné par le général commandant la garnison; il l'a fait exécuter militairement, et le maire, ne peuvant résister à la force, a donné sa démission.»

(*Corriere mercantile*, 15 avril.)

AUTRICHE.

—La députation de Bosnie n'a quitté Vienne que depuis huit jours. La réponse de Constantinople, qu'elle a attendue deux mois, n'est rien moins que satisfaisante. La Porte, sans entrer dans l'examen des griefs des rajahs bosniaques, n'a fait donner par le prince Kallimaki qu'une réponse évasive, disant que le sultan avait daigné prendre leur pétition en considération et envoyé un commissaire en Bosnie pour y régler les affaires, qu'ils pouvaient s'en retourner chez eux sans avoir rien à craindre des autorités turques. Cette réponse n'était pas encourageante, d'autant plus que l'ambassade turque refusait d'en donner une copie aux députés. Enfin, après de nouvelles instances des députés et après que l'on eut pris les ordres du sultan par voie télégraphique, le prince Kallimaki leur donna une lettre de recommandation pour Kiani-Pacha, gouverneur de Bosnie. L'ambassadeur ottoman reçut d'ailleurs les députés avec beaucoup de bienveillance à leur visite d'adieu, et leur promit que Kiani-Pacha saurait mettre les beys à la raison. Toutes les lettres de Bosnie présentent d'ailleurs la situation de ce pays comme déplorable et sont remplies des traitements odieux que les chrétiens subissent de la part des turcs. (*Gazette d'Augsbourg.*)

TURQUIE.

—On écrit de Smyrne, le 30 mars, au *Journal de Constantinople*:

«La première locomotive qui ait jamais été vue en Turquie a été mise en mouvement: son sifflet, qui doit bientôt retentir à travers les plaines de Boudja et du Méandre, s'est fait entendre aux applaudissemens d'une foule immense de monde.

»Mardi, vers deux heures et demie de l'après-midi, tous les habitants se portèrent en foule au chemin de fer. Sur la locomotive flottaient les drapeaux turcs et anglais. A trois heures précises le sifflet donna le signal. La bande de musique, qui faisait entendre depuis quelques instans des airs nationaux, prit place sur la machine, qui commença à s'ébranler au milieu des applaudissements. Elle traversa la distance jusqu'au pont des Caravanes avec une vitesse de trente milles à l'heure.

»Là les musiciens descendirent, et le consul d'Angleterre et sa famille prirent place sur la machine, qui retourna à la Pointe. Plusieurs autres expériences ont été faites avec un succès complet. La solidité de la voie de fer et du pont a été parfaitement constatée. Dans la soirée un dîner a été donné par M. Hutchinson au consul d'Angleterre et à une grande partie de nos concitoyens engagés dans le succès de cette entreprise.»

INDES.

Le *Phénix*, de Calcutta, explique en ces termes la dernière panique qui s'est manifestée dans cette ville:

«A Calcutta on se méfie encore des cipayes de Barrackpore. Ils sont fort nombreux et constamment occupés à comploter. Mais le général Hearsey est toujours bien informé de ce qui se passe. Dans la nuit du 2 mars, Calcutta a été mis en émoi par suite de l'ordre donné aux volontaires de se tenir prêts à prendre les armes au premier commandement.

»Cet ordre, donné entre dix et onze heures, fit croire à un danger immédiat, mais tout se passa fort tranquillement. On avait appris d'une source digne de foi que les cipayes qui arrivaient de Barrackpore devaient recevoir des armes sur la route par l'intermédiaire d'un indigène influent, et qu'ensuite eux et leurs camarades de Calcutta, qu'ils venaient remplacer, devaient s'unir pour tenter un coup.

»Le même soir le nawab de Rampare, qui revenait d'Angleterre, fut arrêté à Calcutta et jeté en prison, sur ordre du président du conseil. Ce n'est qu'au bout d'une semaine qu'on permit aux cipayes de quitter Barrackpore, et afin qu'il leur fût impossible de se trouver en contact avec un dépôt d'armes clandestin ou de s'échapper pendant la route, on les amena en bateau à vapeur.»

Une correspondance du *Times*, antérieure à la prise de Lucknow, raconte le fait suivant:

«Les gens de Lucknow craignent, dit-on, les Sikhs bien plus que nous, et il se peut bien qu'après l'assaut leurs craintes soient justifiées. La begum (reine,) en tous cas, ne cache nullement les appréhensions que lui inspirent nos opérations, et elle a recours aux larmes et aux prières pour persuader aux chefs de nous exterminer avant que nous ayons complété nos batteries.

»Surmontant sa timidité, elle a paru sur le champ de bataille pendant l'attaque du 25. Elle était sur un éléphant; mais cet animal sagace s'est tenu constamment hors de portée du canon, et elle n'a pas dû voir le combat de fort près.

»Une fois elle a commis une action qui a étonné le durbar (c'est le nom que porte la cour des rois indiens) et qui a rempli de honte tous les assistans. Après une harangue pleine d'indignation, elle a déchiré son voile et découvert son visage (qui, dit-on, est fort beau), et elle a reproché à ses partisans de manquer d'énergie. Il faut être, dit-on, un Asiatique pour se rendre compte de toute la portée de cette action.»

NOUVELLES DIVERSES.

ESPAGNOLES.

Le bateau à vapeur *Pelayo* partira d'Alicante le 25 du courant et de Valence le 26, se rendant à Marseille en faisant escale aux différents ports de la Méditerranée se trouvant sur sa route.

—Le 19 de ce mois une bande de onze individus montés et armés a fait son apparition dans la forêt de Becedilla, province de Tolède.

On en a rencontré quatre autres sur un autre point de la province.

On se perd encore en conjectures sur le caractère de ces malfaiteurs.

M. le gouverneur civil de Tolède a immédiatement donné des ordres à tous les chefs militaires des provinces limitrophes, afin de faire poursuivre ces inconnus que l'on croit avoir pris la direction du Portugal.

—Nous apprenons par le courrier de Philippine que dès que l'on a connue à Manille, le 18 février, la naissance du prince des Asturies, les batteries des bâtimens de guerre qui se trouvaient dans le port ont fait retentir l'air de coups de canon.

—La ville a été illuminée, des fêtes publiques ont été données. Parmi les vaisseaux en rade se trouvait le vapeur de guerre *Dusance* qui s'est immédiatement pavoisé.

—La situation des deux sociétés la *Tutélaire* et le *Mont Universel de Piété*, établies à Madrid, est des plus satisfaisantes. Nous avons sous les yeux les derniers numéros des journaux publiés par ces sociétés, desquels il résulte que la *Tutélaire* a eu, dans la première quinzaine d'avril une souscription en 437 polices montant à la somme de 3,649,020 réaux. Son capital total est aujourd'hui de 364,081,484 réaux, divisés en 48,229 polices.

Quant au *Mont Universel de Piété* il a reçu dans cette même quinzaine 655 nouveaux dépôts montant à la somme de 4,935,985 réaux. Dans les trois premiers mois de l'année courante le *Mont* a eu 3,564 souscripteurs représentant une somme de 21,384,650 reaux.

ÉTRANGERES.

—Un voyageur anglais venant de Sébastopol raconte que le capitaine d'un vaisseau, étant descendu en Crimée, se promenait sur les ruines de la ville avec quelques personnes, lorsqu'une bombe fit tout-à-coup explosion et blessa deux personnes de sa compagnie. On ne comprend pas comment la bombe, gisant depuis le siége sur les ruines de la forteresse, a pu s'enflammer.

—Un prince étranger avait remarqué une de nos cantatrices les plus charmantes et les plus honnêtes. Comme témoignage d'un sentiment qui, disait-il, n'allait pas au-delà de l'admiration, il lui avait envoyé après une soirée, où elle l'avait charmée par son talent, un diamant du plus grand prix.

L'artiste connaissait assez le prince, et se connaissait assez elle-même pour savoir qu'elle pouvait sans se compromettre, accepter ce présent. Mais elle connaissait aussi le monde; elle craignit ce qu'il pourrait dire, et le diamant fut renvoyé, avec une lettre charmante, qui était moins un refus qu'un regret.

La réponse du prince ne se fit pas attendre; on en remarqua le style élégant et délicat; mais ce qui frappa le plus, ce fut je ne sais quel reflet diamanté que jetait l'écriture. On regarda plus attentivement, et l'on eut le mot de ce curieux phénomène.

Le prince avait fait réduire le diamant en poussière et en avait soupoudré sa lettre.

(*Patrie.*)

—Une lettre de Naples, du 10 avril, adressée au *Messager du Midi*, raconte ainsi un assassinat, commis en cette ville sur un Français, le jour de Pâques:

«M. Paul, chapelier, loge un peu au-dessus du fort Saint-Elme; un petit jardin est attenant à son casino. Sur ce jardin a vue la maison de M. Salsa, capitaine d'infanterie de marine, âgé de cinquante à cinquante-cinq ans, père de cinq ou six enfants, dont l'aîné a près de trente ans. Le capitaine a aussi un morceau de jardin de quelques pieds carrés, séparé de celui du voisin par une barrière de bois à travers laquelle on peut passer.

»Chez le capitaine Salsa venait un jeune Allemand, professeur au collége militaire de Maddaloni. Mlles Salsa faisaient souvent des incursions plus qu'indiscrètes dans le jardin de M. Paul. M. Paul et sa femme s'en étaient plaints souvent. Le jeune Allemand faisait la cour à une de ces demoiselles. Le jour de Pâques, M. Paul avait à dîner deux amis, Français comme lui: M. George, employé au chemin de fer en construction de Saint-Thomas-d'Agiout, et M. Sauret, contre-maître chez M. Rampon, qui possède une fabrique de boutons et une fabrique de soie.

»Vers trois heures de la soirée, Mlles Salsa s'aventurèrent encore dans le jardin de M. Paul. Mme Paul fit des reproches; le jeune Allemand fit entendre des menaces terribles; M. Paul s'avança et se mit au défit d'exécuter ses menaces. M. Paul reçut un soufflet de l'Allemand; il le saisit, ainsi que le capitaine, et, seul contre deux, dans son propre jardin, il les culbuta. Mais alors deux fils du capitaine accoururent avec des épées, des sabres, et armèrent aussi leur père. Ce que voyant, M. Sauret va au secours de son ami; il s'élance d'un mur de cinq ou six pieds; le capitaine Sarsa le reçoit avec son épée, qu'il lui plonge dans le ventre. M. Georges s'élance à son tour: le capitaine essaie aussi de le percer, mais il le manque.

»M. Georges s'empare de l'épée, la brise, et, renversant sous lui le lâche officier, lui crie qu'il ne tiendrait qu'à lui de le traiter comme il vient de traiter Sauret; au même moment, M. Georges reçoit sur la tête un grand coup de pommeau de sabre et tombe; M. Paul est aussi frappé par les fils de plusieurs coups d'épée. Alors, Salsa, ses fils et l'Allemand s'enfuient chez eux. M. Paul et M. Georges se relèvent, ne sentant pas encore leur mal, et emportent Sauret, qui souffrait horriblement; il leur fallut descendre un chemin extrêmement pénible et long pour ramener chez lui leur malheureux ami.

»Avant de rentrer chez lui, M. Paul trouva encore la force d'aller chez le commissaire de police et chez le consul français. L'Allemand fut le premier arrêté; mais Salsa ne put l'être que le mercredi, les lois du pays exigeant une autorisation préalable du commandant de place. Dans l'intervalle, le mardi matin, le consul de France avait fait une démarche auprès du ministre de la Justice, qui lui apprit les mesures ordonnées par lui pour l'arrestation des coupables.

»L'infortuné Sauret est mort dans la nuit du lundi au mardi, au milieu d'atroces souffrances. Il laisse une veuve et deux enfans sans ressources,

»M. Paul est encore au lit: il a reçu cinq coups d'épée aux cuisses et un coup de sabre au bras gauche. M. Georges est pareillement alité; il a deux blessures à la tête; elle sont assez graves.

»La femme de M. Paul a été traînée par les cheveux, soufflетée, maltraitée, mais n'a reçu aucune blessure grave.

»La colonie française est irritée: Espérons que justice se fera promptement et que le consul français saura montrer à ses nationaux la protection et la sollicitude que la France doit à ses enfans sur une terre étrangère. Il faudrait surtout que cette protection se fît sentir pour assurer à la veuve et aux orphelins de Sauret une juste indemnité qui les mît à l'abri du besoin.»

Pour toutes les nouvelles ci-dessus: G. de Lagny.

AVIS.

L'UNION, COMPAGNIE GÉNÉRALE D'ASSURANCES.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

Conformément aux prescriptions des articles 28 et 29 des statuts de cette Compagnie, MM. les actionnaires qui, aux termes de l'art. 21, ont le droit de faire partie des assemblées générales ordinaires, sont convoqués pour le 14 mai prochain, à Madrid, Carrera San Geronimo, n° 34.

MM. les actionnaires pouront se faire représenter en donnant ce mandat, par lettre, à une personne qui soit actionnaire elle-même; si le mandataire ne l'était pas, la procuration devrait être en forme. Dans le premier cas, ils donneront directement avis à l'Administration de la Compagnie nom de ce représentant, avant le jour où devront être recueillies les cartes qui donneront accès dans la réunion dont il s'agit.

L'art. 42 desdits statuts conférant aux actionnaires qui ont le droit de figurer dans l'assemblée générale, celui d'examiner, quinze jours avant son ouverture, les livres de comptabilité, les inventaires et balances de la Compagnie, avis leur est donné qu'à dater du lundi, 19 courant, et tous les jours suivants, non feriés, jusqu'à celui de l'assemblée générale, les livres et documents ci-dessus mentionnés seront mis à leur disposition, dans les bureaux de la Compagnie, d'une heure à quatre heures du soir.

Enfin, l'administration pourvoira chaque actionnaire ou son représentant, afin qu'il puisse se présenter à l'assemblée et remplir les prescriptions des art. 27 et 35 des statuts, d'une carte où sera désigné le nombre de voix auquel il a droit. S'il n'était porteur de cette carte, l'entrée lui serait refusée.

Madrid, 1 avril 1858.—Au nom du conseil d'administration, le directeur-adjoint, Miguel de Orive.

CHEMINS DE FER DE SÉVILLE A JEREZ, ET DE PUERTO REAL A CADIZ.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

En exécution des prescriptions portées par l'article 28 des statuts, le Conseil d'Administration a décidé que l'assemblée générale des actionnaires, correspondant à la présente année, se réunira le 18 mai prochain, à une heure de l'après-midi, au siége de la Société, rue del Turco, numéro 6.

L'assemblée générale se composera de 150 actionnaires qui se présenteront en personne ou par délégation de leurs pouvoirs, pourvu qu'ils réunissent sur leur tête la propriété de 30 actions au moins, et qu'ils en aient fait le dépôt, quinze jours avant celui de la réunion, à Madrid, dans la caisse de la Compagnie générale de Crédit en Espagne et à Paris, dans la succursale de la même Compagnie de Crédit, rue de Provence, numéro 50; Le tout en conformité de l'art. 27 des statuts.

Dans le cas où il se présenterait des actionnaires porteurs d'un nombre d'actions égal à celui du dernier des 150 actionnaires indiqués plus haut, celui qui aura effectué son dépôt à la date la plus ancienne obtiendra la préférence.

Madrid, 8 avril 1858.—Le directeur gérant par intérim, Louis Guilhou.

COMPAGNIE GENERALE DE CREDIT EN ESPAGNE.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

Le Conseil d'administration de cette Société, en exécution de l'art. 28 des Statuts, a décidé que l'assemblée générale des actionnaires, correspondant à l'année courante, aura lieu le 31 mai prochain, à midi, au domicile social, rue del Turco, 6.

Les actionaires qui, se trouvant compris dans les termes de l'art. 26 des Statuts, désireraient prendre part aux travaux de la dite assemblée, devront déposer les actions qui leur en conférent le droit, trente jours avant celui de la réunion, c'est-à-dire antérieurement au 1er mai, savoir: à Madrid, dans la Caisse de la Société; à Paris, dans la succursale; dans les provinces et à l'étranger, entre les mains des agents ou des correspondants de la Compagnie, lesquels leur donneront les garanties que prescrit le dit article.

Les personnes qui se présenteraient pour réclamer le droit de faire partie de l'assemblée par délégation, devront préalablement exhiber, au secrétariat de la Société, leur procuration ou la carte qui les y autorise, le tout revêtu des caractères légaux.

Le présent avis est publié pour qu'il puisse parvenir à la connaissance des actionnaires et produire les effets que l'on doit en attendre.

Madrid 27 mai 1858.—Au nom du Conseil d'administration.—L'Administrateur Directeur, Louis Guilhou.

CORTÈS.

DERNIERE HEURE.

La discussion du budget de la guerre continue à la chambre des députés. Au moment où nous mettons sous presse 21 chapitres étaient déjà approuvés.—La commission générale du budget a présenté son rapport sur celui de l'Intérieur.

THÉATRES.

NOVEDADES.—A las ocho y media de la noche.—*Baltasar*, drama bíblico, en cuatro actos y en verso, original de doña Gertrudis Gomez de Avellaneda.—Funcion estraordinaria á beneficio del primer actor y director D. José Valero.

CIRCO.—A las ocho y media de la noche.—Sinfonía.—*El Campanero de San Pablo*, drama en 4 actos y un prólogo.—*El Carnaval*, baile.

NOTAS. Mañana viernes *Los Pobres de Madrid*, drama en seis cuadros.

Pasado mañana, á beneficio de D. Julian Romea, la comedia nueva, original, en tres actos, titulada *El Rey del mundo.—La gitana en Chamberí*, baile.—*Buenas noches Señor Don Simon*, zarzuela en un acto.

ZARZUELA.—A las ocho y media de la noche.—Funcion estraordinaria, en la que tomará parte don Nereo Agostini, profesor de fagot y socio académico de Santa Cecilia, en Roma.—Sinfonía.—Acto primero de la zarzuela *El Postillon de la Rioja*.—Adaggio y variaciones para fagot, compuestas y ejecutadas por el Sr. Agostini.—Acto segundo de *El Postillon de la Rioja*.—Variaciones de flautin, ejecutadas con la nariz por el Sr. Agostini.—*El Lancero*, zarzuela en un acto.

PRINCIPE.—A las ocho y media de la noche.—Sinfonía.—*El lago de las hadas*, gran baile en dos actos.—*El Jaleo de Jerez* por la Sra. Guy Stephan.

Nota. Se está ensayando el baile fantástico *El duende del valle*.

THÉATRE FRANÇAIS.—A las ocho y media de la noche.—*Le chef d'œuvre inconnu.—L'affaire de la rue des Oursines.—Le camp des revoltées.*

NOTA. A la mayor brevedad primera representacion de *Mlle. Scrivvaneck.*

Editor responsable, D. Francisco Quelle y Gutierrez.

Imprenta de la Independance Espagnole,
Lope de Vega, 26,
á cargo de D. Julian Peña.
1858.

BULLETIN FINANCIER.

BOURSE DE MADRID

du 22 avril.

	Publié.	Non pub.
3 °/o consolidé comptant	39-45	—
4 °/o à terme	—	—
Id. différé à terme	27-25	—
Id. à comptant	—	—
Amortisable 1re classe	—	16.30
Id. 2e classe	—	8.80
Nouvel emprunt de 230.000,000	—	—
Emprunt Domenech	—	—
Matériel préféré avec intérêts	—	—
Id. non préféré avec intérêts	—	—
Id. id. sans intérêts	—	—
Dette du personnel	—	8.70
ACTIONS DE ROUTES OU TITRES 6°/o.		
Cabrillas.—Emission du 1er Avril 1853 de 1,000 rx	—	—
Corogne.—Emission du 1er juin 1853 de 1,000 rx	—	—
ROUTES ROYALES.		
6 °/o annuel. Emission du 1er avril 1850 de 4,000 rx	—	86 p
Id. de 2,000 rx	—	86.25
Id. de 1er juin 1851 de 2,000 réaux	—	92.24
Id. 31 août 1852 de 2,000 réaux	—	89 25
Des Provinces de Madrid, 8 °/o annuel	—	—
ACTIONS DIVERSES.		
Banque d'Espagne	—	154 p
Compagnie crédit mobilier espagnol	—	—
Compagnie générale de crédit en Espagne	—	—
Société comerciale et industrielle	—	—
Chemin de fer de Madrid à Alicante	—	—
Canal de Isabelle II	106	—
Id. de l'Ebre	—	—
CHANGES SUR L'ETRANGER.		
Londres, à 90 jours	49	59 p
Id. à vue	—	—
Paris, 60 jours	—	—
Id. à 8 jours de vue	5	18 p

CHANGES SUR L'ESPAGNE.

	Perte.	Bénéf.
Albacete	1/4 p	—
Alicante	—	3/8
Almeria	par	34
Barcelone	—	1
Bilbao	—	3/4
Burgos	—	1/2 p
Caceres	1/4	—
Cadix	—	3/4
Cordoba	par	—
Grenade	3/8	—
Guadalajara	1/2	—
Huelva	—	1/4
Jaen	3/8 p	—
Leon	—	—
Lerida	—	—
Lugo	1/4	—
Malaga	—	1/4
Mallorce	—	—
Murcie	par	—
Oviedo	—	5/8
Pontevedra	3/8	—
Salamanca	1/2	—
Saragosse	—	1/4
Saint Sebastien	—	1
Santander	—	1/2
Ségovie	par	—
Séville	—	1/2
Soria	3/8	—
Tolede	3/4	—
Valence	—	1/2 p
Valladolid	1/2	—
Vitoria	—	1/2
Zamora	1/8 p	—

BOURSE DE BARCELONE

du 10 avril.

3 °/o consolidé	38,80	à	38,85
Id. différé	27,10	à	27,15
Amortisable 1re classe	—		—
Id. 2e id.	—		—
Billets de billon	91,50	à	91,60
Banque de Barcelone.—Actions 4,000 rx.: versé 23 °/o	84	à	84,25
Caisse Barcelonaise d'escomptes —Actions 4,900 rx.; versé 10.	—		
Compagnie Barcelonaise d'assurances maritimes.—Actions 20,000 rx.; payé 11 °/o	91	à	91,50
Compagnie catalane générale d'assurances.—Actions 5,000 versé 6 °/o	60	à	60,25
Navigation et industrie.—Actions 5,000 rx.; tout payé	—		
Chemin de fer de Barcelone à Mataró.—Actions 2,000 réaux, tout payé	120,25		
Id. du Nord, section de Granollers.—Actions 2,000 rx. tout payé.	100		
Id. du Centre, section de Mortorell —Actions 2,000 rx. versé 70 °/o	—		
Id. de Barcelonne à Saragosse.—Actions 2,000 rx. versé 50 °/o	—		
Id. del Grao de Valencia à Játiva—Actions 2,000 rx.; tout payé.	100,65		
Espagne industriel—Actions 2,000 rx.; tout payé.	96,50	à	96,75

CHANGES.

Sur Londres à 60 jours	50 p
Paris à 8 id.	5,18 p
Marseille à 8 id.	5,18 p

BOURSE DE LISBONNE

du 00 avril.

Inscription de la dette 3 °/o	— —
Certificats de la dette différée	— —
Titres de l'ancienne dette	— —
— bleus	— —
— des trois opérations	— —
Papier monnaie	— —
Banque de Portugal	— —
Banque Commerciale d'Oporto	— —
Banque Mercantile (Prime)	— —
Chemin de fer de l'Est	— —

BOURSE DE PARIS

du 17 avril.

3 °/o au comptant	69 35
Id. fin courant	69 35
4 1/2 au comptant	93 35
Id. fin courant	93 —
Banque de France	3075 —
Crédit Foncier	595 —
Crédit mobilier français	692 —
Crédit mobilier espagnol	— —
Compagnie générale de crédit en Espagne	— —
Naples: 5 °/o	113 —
Belgique: 5 °/o	99 — 3/4
— 4 1/2 °/o	100 —
— 3 °/o	73 —
— 2 1/2 °/o	55 — 3/8
Hollande: 9 1/2 °/o	66 — 1/4
Autriche: lots de 1834	440 —
— 5 °/o	91 — 1/2
— 3 °/o Nouvel emprunt	77 — 1/2
Espagne: 3 °/o extérieur	43 — 1/4
— Dette intérieure	38 — 1/2
— Différée	26 — 1/3
— Dette passive	7 — 1/8

CHANGES.

Londres:	à vue	25 10
Id.	à 90 jours	24 90
Madrid:	á vue	5 15
Id.	à 90 jours	5 10
Barcelonne:	à vue	— —
Id.	à 90 jours	— —
Cadix:	à vue	5 20
Id.	à 90 jours	5 15
Bilbao:	à vue	— —
Id	à 90 jours	5 10

BOURSE DE LONDRES

du 16 avril.

Consolidés	96 5/8
Espagne: 3 pour 100 extérieur	43 1/2
— — intérieur	—
— — differée	26 5/8
— — passive	— —
— — coupons ou bon du comité	

BOURSE DE BRUXELLES

du 17 avril.

Emp. 4 1/2 p°/o 1844	98 1/2
— 4 1/2 conv. 53	98 5/8
— 4 1/2 1857	98 1/2
— 4 p. c. 1836	94 —
— 3 p. c. 1838	— —
— 2 1/2 p°/o 1844	55 3/4
Actions de la ville 1843	101 —
Ville de Liège	72 3/4
Espagne: Dette diféré	— —
— intér	— —
ACTIONS.	
Banque nationale	1930 —
— Belgique	110 5/8
Chemin de fer: Anvers à Rotterdam	151 —

BOURSE D'ANVERS

du 17 avril.

Emprunt: 4 1/2 p°/o	98 5/8
— 4 1/2 p°/o 1853	98 5/8
— 3 1/2 p°/o 1852	— —
— 2 1/2 1844	55 3/4
Dette actions de la ville	101 —
Espagne: Dete différé	25 13/16
— 3 p. c. intér	37 3/4
Chemin de fer: Anvers à Rotterdam	153 —
Société commerciale et industrielle	— —

BOURSE DE FRANCFORT

du 12 avril.

Dette active: (2 1/2)	63 11/16
— (3)	— —
— (4)	— —
Société de commerce générale	— —
Chemin de fer de Rhin	— —
Espagne: 3 °/o extér	37 1/8
— intér	— —
— différé	— —
— passive	— —
— coupons	— —
Portugal (3)	— —
Aut metalliques (5)	— —
» — nat	— —
» 1851-52 (2 1/2)	— —
» 1851 (5)	— —
Société générale de crédit en Espagne	— —
Société commerciale et industrielle	— —

BOURSE D'AMSTERDAM

du 16 avril.

Dette activé 2 1/2	63 1/2
— 3 p. c	75 1/2
— 4 p. c	96 3/4
Eapagne: N. 1 p. c	26 1/16
— 5 p. c	43 1/6
Dette intérieure	37 5/16

BOURSE DE VIENNE

du 16 avril.

Metalliques: 5 °/o P	81 3/8
Banque autrichienne	— —
Crédit mobilier autrichien	243 —
Espagne: 3 °/o	— —
Chemins de fer autrichiens	— —

BOURSE DE BERLIN

du 16 avril.

Emprunt: 4 °/o nouveau	100 3/4
— 4 1/2 °/o (1854)	83 3/4
Banque	140 1/2
Crédit mobilier autrichien	—
Chemin de fer rhénan	95 1/4
Idem autrichiens	— —

OBSERVATIONS.

22 avril 1858.

La Bourse a présenté aujourd'hui quelque animation, bien que les opérations qui ont eu lieu aient été de peu d'importance.

Les affaires qui se sont traitées sur les consolidés, l'ont été au taux de 39-45 au comptant.

La différée a été publiée à 27-25 au comptant et a donné lieu à quelques affaires.

L'amortisable de 2e. classe, publiée à 8--80 au comptant, et au même taux à fin courant ou à volonté, a donné quelques opérations.

Les actions des routes au 1er. avril, de 4000 rx., ons donné 86.

Les autres valeurs n'ont point été cotées.

DRAGÉES DÉPURATIVES DE LAURENT.

Aprouvées par l'Académie Impériale de Médecine de Paris.

Reméde par excellence et d'une efficacité éprouvée contre les maladies.

SYPHILITIQUES, DARTREUSES, RHUMATISMALES, etc.....

Les **Dragées Dépuratives de Laurent** sont composées avec les principes essentiels des meilleurs dépuratives connus, concentrés dans le vide, à l'abri de toute altération et conservés sous une forme inaltérable et d'une administration facile. (*Déclaration de l'Académie Impériale de Médecine de Paris.*)

Elles sont employées avec le plus grand succès contre les **affections syphilitiques** récentes ou anciennes, les **Ecoulements blennorrhagiques, Chancres, Végétations**, etc., et contre les **Accidents constitutionnels** qu'elles déterminent lorsqu'elles n'ont pas été radicalement guéries, tels que **Tumeurs, Ulcéres, Pustules, Syphilides** et ceux qui affectent les tissus osseux et fibreux et qui font éprouver des douleurs aiguës, profondes, surtout pendant la nuit; enfin, pour remédier aux accidents causés par un traitement mercuriel.

Contre les **Dartres** rongeantes, tuberculeuses, etc.;—Les **Boutons, Rougeurs et autres maladies de la peau**;—Les **Gales** invétérées, **Teignes** rebelles;—La **Lèpre**, etc...;—Enfin, contre la **Goutte**, les **rhumatismes**, chroniques, etc....

(*Voir l'Instruction, que l'on délivre gratis.*)

APPROBATION DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS.

DRAGÉES STOMACHIQUES et PURGATIVES de LAURENT

Ces Dragées sont le meilleur et le plus doux purgatif des enfants. Les grandes personnes en font usage avec un égal succès, à la dose de 2 à 3 matin et soir, contre les maux d'estomac et les digestions laborieuses, les embarras intestionaux, etc., car elles purgent doucement, sans coliques, excitant l'appétit, et n'ont pas les inconvénients des Pilules purgatives, dont l'action drastique occasionne souvent des accidents. On s'en sert également avec avantage pour combattre la constipation et les congestions qu'elle détermine, et qui se manifestent par des étourdissements, pesanteurs et douleurs de tête.

DRAGÉES DE COLCHIQUE DE LAURENT,

REMÈDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA GOUTTE ET LES RHUMATISMES.

Des milliers de faits soigneusement étudiés, disent MM. le professeur TROUSSEAU et PIDOUX, dans leur *Traité de Thérapeutique* prouvent que l'action des préparations de Colchique est aussi sûre contre ces affections que celle de sulfate de quinine dans les fièvres intermittentes.

Elles sont employées avec un égal succès contre les hydropisies. Les **Dragées de Laurent** sont composées avec la meilleure de ces préparations *l'extrait acétique*, obtenu dans le vide, à l'abri de toute altération, dans un nouvel appareil, *approuvé par l'Académie Impériale de Médecine de Paris.*

AVIS ESSENTIEL POUR EVITER LES CONTREFAÇONS ET IMITATIONS.—*Ces* **Dragées** *ne sont livrées qu'en flacons recouverts d'une capsule portant le cachet de l'inventeur, revêtus d'une étiquette teintée et scellée par une bande portant sa signature.*

LE DEPOT GENERAL DE CES DIVERS PRODUITS EST A PARIS, MAISON LABELONYE, RUE BOURBON-VILLENEUVE, N° 19.

DRAGÉES DERGOTINE DE BONJEAN,

MÉDAILLE D'OR DE LA SOCIETE DE PHARMACIE DE PARIS.

M. Bonjean, farmacien-chimiste à Chambery, auquel on doit la découverte de l'Ergotine, l'obtient en l'isolant du principe vénéneux que le *seigle ergoté* renferme.

Les **Drugées d'Ergotine** offrent le moyen de l'administrer d'une manière commode et agréable. Elles sont employées avec le plus grand succès pour faciliter le travail de l'accouchement arrêter les pertes foudroyantes qui en sont quelquefois la suite; en outre, pour combattre les hémorrhagies de toute nature, l'hémoptysie (*crachements de sang*), les engorgements de l'uterus, les dyssenteries qui accompagnent souvent les fièvres intermittentes, les diarrhées chroniques, pour enrayer la marche de la phthisie pulmonaire, etc.

A l'extérieur, l'**Ergotine** s'emploie en dissolution dans l'eau pour le pansement des plaies et blessures; car elle posséde la propriété d'arrêter les hémorrhagies, de faciliter leur cicatrisation en révenant ou diminuant l'inflammation des tissus.

D'aprés le professeur Sédillot et M. Retzius, médecin du roi de Suède, c'est le plus puissant hémestatique que posséde la médecine contre les hémorrhagies des vaisseaux tant artériels que veineux.

(*Voir l'instruction qui accompagne chaque flacon.*)

L'Ergotiue et les **Dragées d'Ergotine de Bonjean**, ne sont livrées qu'en flacons revêtus du cachet, de la signature de l'inventeur et de celle de M. LAURENT: ces produits sont aujourd'hui préparés dans ses appareils *brevetés et approuvés par l'Académie Impériale de Médecine de Paris.*

¡L'AMI DE L'HUMANITÉ!

PILULES HOLLOWAY.

Privilégiées par tous les gouvernements de l'Europe. Recommandées par les Médecins les plus célèbres du siècle. Connues de la manière la plus favorable dans tous les pays du monde.

Ces célèbres *Pilules* sont excellentes pour purifier le sang, pour fortifier les constitutions faibles ou affaiblies et guérir toute espèce de maladies quelle qu'en soit l'origine. L'action de ces pilules va chercher les germes du mal partout où ils se trouvent; et, sans causer de crises violentes ni de souffrances de la part du malade, elles produisent des effets presque merveilleux, auxquels il serait difficile de croire si l'expérience n'était pas là pour l'attester.

Les archives du Professeur Holloway, dans sa maison centrale de Londres, contiennent une quantité immense de certificats dont l'authenticité met tout à fait hors de toute l'infaillibilité de ce médicament. Tous les jours, à tout instant, on y reçoit les témoignages les plus flatteurs de tous les pays du monde et dans toutes les langues de l'univers, et cela seul, suffirait pour convaincre les personnes les plus incrédules et les plus sceptiques.

Les médecins les plus célèbres, et les corps facultatifs les plus distingués de l'Europe, les recommandent à l'usage de leurs clients, dans la conviction intime qu'il est impossible de trouver un remède ni plus général, ni plus sûr, ni plus efficace, surtout sous ce climat, où les maladies se présentent avec tant de force et d'activité que la mort suit souvent de près les premiers symptômes, et rend inutiles les effets des autres médicaments, plus lents dans leur action.

Ces Pilules sont d'une efficacité souveraine dans les maladies suivantes:

Les Fièvres intermittentes	Les Maux de tête	La Pierre ou la Gravelle
L'asthme	Les Inflammations	Les Tumeurs
Les Fièvres bilieuses	La Jaunisse	Les Ulcères
Les Coliques	Le Lumbago, ou Maux de reins	Les Vers de toutes espèces
Les Maux de ventre	Les Hémorroïdes	Les Maladies vénériennes
La Débilité	Les Rhumatismes	La faiblesse ou la perte des forces quelles qu'en soient les causes.
L'Erysipèle	La rétention d'Urine.	
Les Dérèglements des femmes	Les Maux de gorge	
La Goutte		

Ces Pilules élaborées sous l'inspection personnelle de l'inventeur, se vendent dans ses établissements généraux à Londres, Strand, 244, et à New-York, Maiden Lane, 80.

Les prix sont les suivants:

Chaque boite contenant quatre douzaines de Pilules	..	7 rx.
.. .. .. douze douzaines	..	18
.. .. .. vingt-quatre douzaines	..	28

Chaque boite est accompagnée d'une instruction en français, qui explique la manière de prendre les pilules.

Il y a un grand avantage à acheter les grosses boites.

S'adresser à Madrid à MM Borrel frères, calle Mayor, 11.

Carlos Ulzurrum calle del Barrio Nuevo, 17.

Saavedra et de Riverolles, calle Mayor, 10.

ETABLISSEMENT THERMAL DE VICHY

Concession du Gouvernement français, loi des 10 et 18 juin 1853.

SEULE à Paris, MAISON des PYRAMIDES, rue St-Honoré, 187 (ancien 295). EAUX MINERALES NATURELLES de VICHY

SELS MINÉRAUX NATURELS DES SOURCES DE VICHY POUR BOISSON ET BAINS DE VICHY A DOMICILE

PASTILLES DIGESTIVES ET CHOCOLATS AUX SELS MINERAUX NATURELS DES EAUX DE VICHY

LES EAUX ET LES BAINS DE VICHY sont employés avec succès contre les affections des voies digestives, tels les que: **Gastrite, Gastralgie, Gastro-Enterite**, etc. Les obstructions du Foie, les Coliques hépatiques, les Engorgements de la Rate et des Organes abdominaux, contre la Gravelle, les Calculs urinaires et le Catharre de la Vessie; contre la Goutte, le Diabète, l'Albuminurie, la Chlorose, les Pertes blanches et les Affections du Système lymphatique, etc.—DOSE: une à deux Bouteilles par jour, bues même pendant le Repas, Mélangées au Vin.

Saison de Bains à Vichy: du 15 Mai au 15 Septembre.

Les produits des Sources de Vichy ont été honorés d'une Médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1855.



PECTORALE et RÉNOVATRICE du **SANG**, laisse bien en arrière tous le remèdes, sirops, etc.; elle guérit infailliblement les maladies aigües et chroniques, **Souvent mortelles** de la *poitrine, de l'estomac et des intestins.* Les médecins **INITIÉS** à sa composition, déclarent que c'est le plus prompt et le meilleur moyen de guérison des hémorrhagies, pertes, plaies, blessures, crachements de sang, **asthmes**, bronchites, etc. Elle enrichit surtout le sang altéré ou appauvri.—Bien se méfier des contrefaçons.—DÉPOT à Paris, chez l'**INVENTEUR**, rue **Lamartine, 35**, et dans les Ph. de t. pays.

SEULE VERITABLE
EAU de BOTOT

Pour l'entretien des dents et les soins journaliers de la bouche,

5, RUE COQUHÉRON, A PARIS.

Chaque flacon est revêtu d'une étiquette portant la signature et contre: M. J. Botot

POUDRE DENTIFRICE pour employer avec l'EAU DE BOTOT.

PILULES DE DEHAUT

Les substances végétales que ce purgatif renferme ont été choisies et combinées, d'après la nouvelle méthode dépurative de **M. DEHAUT**, *pour être prises et digérées en même temps que les meilleurs aliments et les boissons les plus fortifiantes*, ce qui permet à chacun de choisir, pour se purger, le repas et l'heure qui lui conviennent le mieux pour n'être pas géné dans ses occupations, tout en évitant le dégoût et la fatigue que les autres médecines occasionnent toujours. Ces avantages précieux, constatés en France depuis 25 ans, ont rendu les **Pilules Dehaut** d'un usage populaire.—Ces pilules souveraines pour combattre la constipation et tous les maux qui en dépendent.—Comme simple purgation, elle sont préferables aux autres médecines, parce que, n'exigeant ni tisane ni diète, on peut, au besoin, les prendre pendant plusieurs jours de suite sans dégoût.—Mais ce purgatif agréable offre surtout des avantage importants dans le traitement d'une foule de maladies chroniques telle que: *Asthme, Catarre, Dartres, Douleurs, Gastrite, Engorgements, Migraine, Scrofules*, etc., etc., parce que la bonne nourriture qu'on prend en même temps permet aux organes digestifs de le supporter sans fatigue, pendant tout le temps de la guérison. (Voir la Brochure qui se donne gratuitement.)—Boites de 2 fr. 50 centimes et de 5 fr., à Paris, chez **M. Dehaut** pharmacien et médecin rue du faubourg St.-Denis, N° 148.

Seul récompensé aux Exposition de Londres et de New-York.

Brevet d'invention et de perfectionnement. 1809 et 1814.

VINAIGRE DE TOILETTE DE JEAN VINCENT BULLY

Exposition de l'industrie 1823 1827 et 1849.

Ce vinaigre, dont la vogue en France est immense, est le seul qui effre au public, comme garantie, des brevets sérieux, obtenu sur le rapport de commissions savantes, et de plus de 50 ans d'épreuve et de succès toujours croissants. C'est le type des vinaigres de toilette, et il a remplacé dans l'usage l'Eeau de Cologne et autres eaux olcooliques qui corrodent et durcissent les tissus. C'est le parfum le plus frais et le plus suave. Il rafraîchit et nourrit la peau et lui rend sa blancheur et son éclat. Il calme le feu du rassoir. Il s'emploie à tous les usages de la toilette: en bains généraux ou locaux, en frictions contre les douleurs rhumatismales; contre les maux de tête et migraines (notamment dans ce cas, en bains de pieds sinapisés à la dose d'un tiers de flacon); pour assainir l'air, combattre les épidémies, etc. (Voir la notice jointe à chaque flacon.)—Se méfier des contrefaçons qui sont nombreuses et se vendent le plus souvent au rabais.—N'achetez cet article que dans des maisons de toute confiance.—Entrepôt général a Paris, rue St. Honoré. (Prix en France, 1 fr. 50 c. le flacon).

A PARIS, 4, boulevard des Italiens.

DEFENDER

A LONDRES, 31, New-Bridge street, Blackfriars

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASURANCES A PRIMES FIXES SUR LA VIE

AUTORISEE PAR ACTE DU PARLEMENT.

CAPITAL SOCIAL: VINGT-CINQ MILLIONS.

Tarifs plus favorables que ceux dont on a fait usage jusqu'à ce jour en France.
Participation des Assurés aux deux tiers des bénéfices de la Compagnie.
Faculté de ne payer que moitié des primes, ou d'emprunter, après trois ans, moitié des primes versées.

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS.

Le père de famille prévoyant peut laisser, à son décès, à sa veuve, à ses enfants, un capital ou une rente viagère, moyennant un faible prélèvement sur ses revenus, tout en jouissant, pendant sa vie, d'une part de bénéfices qui, à la dernière répartition, ont donné en moyenne 8 pour 100 par an des sommes versées.

ASSURANCES EN CAS DE VIE.

Moyennat une prime unique, ou des primes annuelles, le négociant, l'artiste, le magistrat, l'employé peuvent s'assurer, à une epoque déterminée, soit un capital, soit une rente viagère, constituer une dot, des capitaux pour frais d'éducation et remplacement militaire.

La Compagnie constitue aussi des RENTES VIAGÈRES aux taux les plus avantageux, au moyen de capitaux placés en rentes sur l'État au nom de *rentiers* qui conservent les *titres* entre leurs mains, ou au moyen d'*obligations hypothécaires, remboursables après le décès du souscripteur, de transport de creances hypothécaires, de cession de nues propriétés mobilières ou immobilières.*

Indépendamment des garanties de toute nature offertes par la Compagnie DEFENDER, tous les fonds provenant des assurances faites en France sont convertis en immeubles ou en fonds publics français.

S'adresser à l'administration, 4 boulevard des Italiens, à Paris.—Envoi franco de Tarifs et de renseignemens.

DOCUMENTS INEDITS RELATIFS AUX

AFFAIRES RELIGIEUSES DE LA FRANCE (1790-1800),

Extraits des Archives Secrètes du Vatican,

PUBLIÉS PAR LE R. P. AUGUSTIN THEINER,

Prêtre de l'Oratoire, consulteur des SS Congrégations de l'index des Evêques et réguliers et du saint office membre du collègue théologique de l'université romaine, de l'Académie archéologique pontificale et de celle d'Herculanum préfet des archives secrètes du Vatican, etc., etc.

PARIS,

Chez Firmin Didot frères, fils et Compagnie, imprimeurs de l'Institut de France, Rue Jacob, 56.

VERITABLE LE ROY.

PARIS.—Rue de Seine, 51.—PARIS.

Le PURGATIF LE ROY, le seul reconnu le plus efficace pour la guérison de toutes les maladies causées par l'altération des humeurs, est toujours accompagné d'une Instruction de 12 pages à l'aide de laquelle les malades peuvent toujours recouvrer la santé, aussi ne saurions-nous trop recommander de bien l'étudier avant de commencer le traitement.

Mais comme il existe un grand nombre de falsifications très dangereuses, on ne doit exiger que du VÉRITABLE et l'on ne saurait prendre trop d'attention à l'avis qui suit:

—Ne devront être considérées comme VÉRITABLES que les FIOLES d'un quart de litre, sortant de la PHARMACIE COTTIN, accompagnées d'une NOTICE indiquant le traitement et représentant: 1. Les mots **Pharmacie Cottin**, en relief sur le verre et le cachet.—2. Une étiquette imprimée sur fond guilloché de jaune, laissant ressortir en blanc le mot: PURGATIF LE ROY, avec ma *signature* à la main et la *griffe Le Roy*.—3. N. B. Toutes les bouteilles portent, entre le bouchon et le papier bleu supportant mon cachet, une étiquette imprimée en jaune avec les griffes LE ROY, COTTIN et SIGNORET, et sur celle de *Cottin* le TIMBRE IMPERIAL du gouvernement français.

AVIS. LES VÉRITABLES **PILULES ET BOLS** du chirurgien LE ROY, qui ne se trouvent aussi que dans la PHARMACIE COTTIN, devront présenter des étiquettes offrant les même caractères distinctifs.—N. B. Les personnes qui ne se trouveront pas assez renseignées par les notices qui accompagnent les flacons, pourront se procurer chez nos *dépositaires* la MÉTHODE CURATIVE du chirurgien LE ROY, 1 volume in-8° du prix de 2 francs; ouvrage parvenu à la 18e édition.

DEPOTS: dans les meilleures Pharmacies de France et d'Espagne.

N. B.—Pour l'envoi d'une valeur acceptable sur Paris, à 60 jours de vue au plus et de 500 fr., on jouit de la remise et de l'escompte le plus fort. La Maison n'a aucune succursale; on doit s'adresser directement rue de Seine, 51, à M. SIGNORET Docteur médecin; seul continuateur de la *Méthode Le Roy.*

SIGNORET.

X. FACLOT.

Cabinet pour l'obtention des Brevets d'invention en Belgique, France, Angleterre, etc.

2, place du Musée, à Bruxelles.

PASTILLES DE CALALABRE DE FOTARD,

sans opium, infaillibles contre les Rhumes, Bronchites, Asthmes, Catarrhes, Oppressions, Grippes, Glaires; leur goût agréable les rend précieuses dans les maladies des enfants.—Pharmacie, rue Fontaine-Molière, 18. En province, dans les bonnes pharmacies.

SIROP H. FLON.

Ce SIROP d'un GOUT AGRÉABLE, jouit d'une vogue méritée pour la guérison des RHUMES, TOUX, CATARRHES, ENROUEMENS, COQUELUCHE et de *toutes* les IRRITATIONS et *affections nerveuses* de la POITRINE; de l'estomac et du ventre. *Admis à l'Exposition de New-York*

FABRIQUE à PARIS, 28, RUE TAITBOUT

PAPIER CHIMIQUE D'HÉBERT.

Seul admis dans les hopitaux et hospices civils de Paris, par décision du conseil de cette administration, depuis le 2 mars 1812.

Pharmacie HÉBERT, 19, rue de Grenelle-St.-Honoré à PARIS.

Contre les rhumatismes, sciatiques, lumbagos, névralgies, migraines, maux et crampes d'estomac, irritations de poitrine, douleurs musculaires et articulaires, accès de goutte, paralysies et faiblesses des membres, anévrismes, étouffemens, gastrites, glandes tumeurs scrofuleuses, brûlures, plaies, coupures et blessures, cors aux pieds, œils de perdriz, oignons, durillons, etc.

REDOUTER LES CONTREFAÇONS.

NOTA. Les étuis sont bleu acier, lettres d'or, bouts à étoiles et abeilles d'or, et fermés par une étiquette à fond rouge, portant les mots: PAPIER CHIMIQUE, PHARMACIE HÉBERT, et l'adresse en caractères plus petits.—Prix: 2 et 1 fr.—Dépôt en province, et dans les pays étrangers, chez tous les principaux pharmaciens.

EMILE FLATAU, LIBRAIRE ÉDITEUR, A BRUXELLES.

ANCIENNE MAISON MAYER ET FLATAU, 75, MONTAGNE DE LA COUR.

EN VENTE:

HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE LA CRISE ORIENTALE de 1853 à 1856,

d'après des documents inédits, suivie d'un mémoire sur

LA QUESTION DE LIEUX SAINTS.

Il importe d'établir la différance qui existe entre les brochures vulgaires sur un tel sujet et cet écrit plein et substantiel; il suffit de parcourir la table, placé à dessein en tête du volume, pour voir, de prime bord, que cet ouvrage émane d'une source élevée, d'autant plus, peut-être, qu'on n'a point jugé à propos de la réveler.

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DU XIXe SIÈCLE

PAR G.-G. CERVINUS,

Traduit de l'allemand en français par **FRANCOIS VAN MEENEN**

Seule édition autorisé par l'auteur et l'éditeur allemads.

S'adresser aux bureaux de *L'Indépendence Espagnole*, pour les deux ouvrages ci-dessus.

QU'EST-CE QUE LA PRESSE RAGUENEAU.

RUE JOQUELET, 10, A PARIS?

Médaillé à l'Exposition universelle de 1855.



Brevets dans toute l'Europe.

R. C'est une *toute petite presse autographique portative*, qui fait le tour du monde, que chacun désire et que beaucoup possèdent.

D. Que peut-on faire avec cette presse? R. On peut imprimer soi-même, partout, même en voyageant, *tout ce que l'on veut* **autant d'exemplaires qu'on veut**

D. Comment s'y prend-on?—R. On écrit à la façon ordinaire, sur papier, ce que l'on doit reproduire; on le décalque sur la presse, qui la reproduit à 10, 100, 1,000, 10,000 exemplaires et plus.

D. Mais cela doit être difficile; il faut être au courant de la lithographie?—R. Du tout; le premier venu qui lit l'instruction jointe à la presse devient son imprimeur en un jour, sans autre aprentissage. Il trouve étiqueté dans la boite ce dont il a besoin, et, de suite, *sans caractères d'imprimerie* il peut reproduire tout *écrit, circulaire, musique, dessin de broderie, de dentelles, de paysages, têtes de lettres, factures, tableaux, états, convocation, faire-part, invitations de bals et soirees, menus de diners, modèles et dessins de machines, plan d'arpentage, affiches, ouvrages, mémoires et copies de pièces, reçus, quittances, etc.* Tout cela peut se faire par soi même, sans indiscrétion, **promptement, facilement, économiquement.** Le premier écrivain peut écrire l'original.

D. Quand on a fini de tirer, que fait-on de l'empreinte mouillée?—R. On passe une éponge dessus, l'empreinte disparaît, et la planche se trouve, en une minute, en état d'en recevoir une nouvelle; et cela indéfiniment, la presse pouvant durer toute une existence humaine.—Elle a encore l'avantage de servir à *copier les lettres* par les procedés des autres *presses à copier*, sur registre ou feuilles volantes.—Le plus petit format a les deux tiers du poids, la forme et la grosseur de l'*Annuaire Firmin Didot.*

D. Quels sont les prix? R. **Les prix**, avec tous les accessoires et une instruction claire et précise, le tout contenu dans une jolie boite à clef, sont, **savoir**: pour tirer sur papier de

18 centimètres sur	26	(in octavo).	**65 fr.**	26 centimètres sur	38	(couronne).	**110 fr.**
22 — —	30	(in-quarto).	**75**	28 — —	42	(écu).	**120**
23 — —	33	(écolier).	**85**	32 — —	43	(carré).	**135**
23 — —	36	(tellière).	**95**	34 — —	48	(grand raisin)	**150**

PRESSE A COPIER RAGUENEAU

Préférable à toute autre pour prendre à la fois le double de une à dix lettres en une minute.

Prix, avec tous les accessoires, registre, etc., et une jolie boite à clef, **22 francs.**

Envoi contre mandat poste ou à vue sur Paris, sur demande affranchie, pour la province et l'étranger.

PATE et SIROP
DE NAFÉ D'ARABIE.

Les professeurs de la Faculté de Paris ont constaté leur SUPÉRIORITÉ *sur tous les pectoraux.*

Leur efficacité contre les **Rhumes**, Maux de gorge, Grippe, **Coqueluche** et Irritations ou Inflammations de **Poitrine**, est constatée par tous les Médecins des hôpitaux de Paris.

RACAHOUT DES ARABES,

Seul aliment approuvé par l'Académie de médecine de Paris. Il rétablit les malades de l'estomac ou des intestins; il accélère la convalescence; il fortifie les enfants, et ses propriétés analeptiques préservent des fièvres typhoïdes. Se méfier des contrefaçons. Le *véritable Racahout* de Delangrenier, rue Richelieu, 26, à Paris; se vend ainsi que le *Sirop et la Pâte de Nafé.*

MAISON DE SANTE SAINTE-AURE DE PICPUS

RUE PICPUS, NUMÈRO 64

Ne pas confondre le numéro.

ADMISSION DE TOUTES SORTES DE MALADES

EXCEPTÉ LES ALIÉNÉS.

CHAMBRES ET APPARTEMENTS.

Exposés au Levant et au Couchant.

Vaste Jardin et Parc. Habitation très-agréable et très-salubre.

Directeur H. BALLET. M. Piorry, professeur de la Faculté de Médecine de Paris. Médecin-Consultant.

Le Docteur GUIDO, médecin chargé aussi de la chirurgie.

Médecins-adjoints, le Dr DÉCLAT et le Dr ROUX.

Omnibus du Palais-Royal au Trône, et ceux de la Carrière Charenton à Saint-Philipe-du-Roule

CAOUTCHOUC LEBIGRE Deux magasins bien assortis, 16, rue Vivienne, et 142, rue de Rivoli. *Bien remarquer le nom et le numéro pour ne pas confondre.* Blouses à 19 fr. Paletots à double face, chaussures, bretelles, tissus élastiques et imperméables, coussins, ceintures de natation, bas élastiques pour varices, instruments de chirurgie, tuyaux et articles vulcanisés, peignes, etc. *Vente avec garantie. On expédie franco.*